



Grazia Deledda

# CONTES SARDES

Cœurs romanesques

Les deux justices

La ressemblance

Dona Jusepa

Noël en Sardaigne

Traduction :  
Georges Hérelle  
Félicie Roussille

1905 à 1915

*bibliothèque numérique romande*  
*[ebooks-bnr.com](http://ebooks-bnr.com)*

**Grazia Deledda**

**CONTES SARDES**

Cœurs romanesques, Les deux justices,  
La ressemblance, Dona Jusepa,  
Noël en Sardaigne

traduction : Georges Hérelle,  
Félicie Roussille

1905 à 1915

*bibliothèque numérique romande*  
*ebooks-bnr.com*

# CŒURS ROMANESQUES

Nuit calme et étoilée,  
Pleine d'un doux enchantement,  
Pourquoi ne m'apporterais-tu pas aussi  
Des rêves joyeux ?

Pourquoi d'autres, là-bas, dorment-ils ?  
Heureux dans les bras de l'amour,  
Lorsque tu me condamnes, moi,  
Ô Nuit ! à mourir ici ?

Un petit soldat brun s'avança à la porte de la caserne, chantant ces vers sur l'air de *La Somnambule*. Malgré lui, Serafino, étonné, se retourna : en ce moment même, suivant son habitude, il songeait au suicide. Cette pensée, redoutable pour ceux-là seuls qui ne l'exécuteront jamais, lui apportait une espèce de soulagement. – Pourquoi vivre ? se disait-il ? J'ai vingt ans. Je suis pauvre, anémique et sans génie. La volonté, la fortune, me font également défaut. La seule nouvelle que j'aie écrite m'a été impitoyablement refusée par le journal auquel je l'envoyai. Depuis longtemps, je rêvais de me procurer un bel habit noir : cette modeste satisfaction, je ne l'ai jamais eue. Quant à ma famille, elle est si pauvre, qu'il lui a fallu faire d'énormes sacrifices pour assurer mon entrée à l'École Normale. Me voilà, maintenant, instituteur. Mon service militaire accompli, je vois avec certitude le « brillant » avenir qui m'attend... Mourons donc !

Il se disait : « Mourons donc ! », comme un visiteur murmure : « Allons-nous-en », au moment de quitter un salon où il s'ennuie.

Sans ambition, sans orgueil, doux et affectueux, pareil à un petit chat que maltraitent des enfants cruels, il entretenait, cependant, un rêve superbe : avant de mourir, il voulait accomplir quelque acte de courage ou donner au moins à sa fin volontaire une apparence de sacrifice. Il rêvait encore de s'éprendre d'une belle jeune fille très riche ou d'une grande

artiste mariée et honnête. Il se sentait aimé d'elles ; mais tous les obstacles qui ont coutume de surgir en de telles circonstances s'amoncelaient contre ses vœux. Alors, il se suicidait. Il eût désiré être amoureux de ces femmes, même si elles ne l'avaient pas aimé, pour que sa mort pût ressembler à un suicide par amour.

L'assurance que ses rêves poétiques ne se réaliseraient jamais était la principale cause de sa mélancolie ; le destin des pauvres le condamnerait à mourir de détresse morale ou tout au plus de désespoir.

Ce soir-là, il était justement dans une de ses périodes d'idées noires : la mort lui apparaissait semblable à un doux sommeil de convalescent, sommeil qui se prolonge et s'éteint en une nuit sans aurore.

Le lieu où il se trouvait depuis une semaine n'était pas fait pour le réjouir.

C'était une caserne, au centre d'une île escarpée. Sur la cime, la maison des détenus dominait une mer lumineuse semée d'écailles d'argent : ainsi, l'idée de la mort projetait son ombre désenchantée sur la jeunesse de Serafino.

Le soir, limpide et sonore, répandait partout ses teintes mélancoliques. La mer désertée, toute azur et or, reflétait, en phosphorescences bleuâtres, les lueurs du crépuscule.

Jusqu'à la cour de la caserne arrivait le frisson des roseaux et des acacias secoués, par le vent, le long des talus de l'île : rien de plus désolé que ce froid murmure. Réunis dans la vaste cour, devant les basses constructions blanches qui semblaient les maisons d'un village, les soldats devaient tous sentir plus ou moins la tristesse et la nostalgie de ce vent d'automne ; de lentes chansons s'échappaient de leurs lèvres :

Adieu pour toujours, auberge fortunée,  
Doux asile où l'amour s'unissait à la joie...

Du seuil de la caserne, Serafino dominait le chemin en pente, pavé, encaissé entre deux murs ; au fond, une large porte ouverte, laissait voir l'intérieur jaunâtre d'une hôtellerie déserte.

Un vieux prêtre courbé, au visage pâle et rebondi, s'avavançait, respirant fortement et relevant sa soutane. Arrivé devant Serafino, il s'arrêta pour le

saluer :

— Bonsoir. Le directeur est-il là-haut ?

— Oui, monsieur l'abbé, répondit le petit soldat brun, faisant le salut militaire.

— Il y a un condamné très malade, n'est-ce pas ? Comment va-t-il ? Ce matin, tous se portaient bien ?

— Oui, monsieur l'aumônier. Le malade a une paralysie !

— Bonsoir, conclut le prêtre.

Puis, il continua la route montueuse, se hâtant et relevant encore plus sa soutane sur ses bas bleus décolorés.

Serafino et son camarade, un musicien, se mirent à discuter, selon leur habitude.

— Pourquoi les condamner à de longues réclusions ? Et les malades incurables, ne comprennent-ils pas qu'ils devraient en finir avec la vie ? demanda Serafino.

Le musicien répondit que les uns espéraient l'achèvement de leur peine, les autres, la guérison de leurs souffrances.

— Que veux-tu ? La vie est belle, déclara-t-il, tandis que, dans le sourire de ses yeux noirs, resplendissait la joie. Il faut vivre pour vaincre, plus on est malade, plus le châtement qu'on doit subir est sévère, plus on aime la vie.

— Des mots, mon cher ! Sans la liberté, sans la santé, la vie est une Victoire aux ailes brisée.

— Je ne jouis pas d'une bonne santé ; je suis pauvre, contraint maintenant au service militaire ; cependant, je suis satisfait. Tant pis pour ceux qui se plaignent.

Serafino l'aurait volontiers traité d'inconscient : il s'en abstint par crainte de l'offenser.

Une voix rauque, comme un aboiement, résonna au milieu du silence soudain des soldats :

— Balbi !

— Présent !

C'était le sergent qui commençait l'appel.

Le soir tombait rapidement. À l'ouest, le ciel prenait la teinte violette de l'acier ; on apercevait la mer, par intervalles, à travers la broderie tremblante des acacias : l'on eût dit des plaques d'or aux reflets mauves, qui semblaient resplendir de leur propre lumière.

Une lueur scintillait au fond de la route, à l'intérieur de l'auberge. Par moments, le vent se taisait. Alors vibraient plus fortes les différentes voix des soldats répondant à l'appel : quelques-unes fraîches et hardies, d'autres âpres, ironiques. Le musicien prononça son « Présent ! » sur un ton cadencé ; la voix de Serafino parut venir de loin, avec le vent qui apportait les plaintes des roseaux et des oliviers.

L'appel terminé, les soldats reprirent leurs chants : une amertume provocante relevait l'accent de ces mélodies grossières. Il semblait que, en hurlant, ils voulussent oublier leur tristesse et le dépit de se voir exilés dans ce lieu maudit. Plus excités que les autres étaient les soldats qui, durant la nuit, devaient monter la garde, le long des côtes de l'île. Un seul, Serafino, se taisait.

Vers les onze heures, il était de faction en un point où la route, jusque-là enclose de murs, s'ouvrait tout à coup sur une roche énorme surplombant la mer.

Le vent ne gémissait plus. Dans la nuit palpitante d'étoiles, l'air presque froid, parfumé de senteurs marines, rappelait les belles nuits d'hiver. L'œil glauque de la lanterne qui veillait devant l'île des condamnés lançait un immense éventail de rayons vitreux sur la sombre mer.

Au-dessous du rocher, Serafino apercevait un tableau fantastique : une barque noire éclairée à l'acétylène, portant un pêcheur d'huîtres (un de ceux qu'un permis spécial autorise à s'approcher de l'île) ; le corps maigre, dessiné par un tricot rouge, évoquait un diable au milieu d'un cercle magique de clarté.

Quand il montait la garde, Serafino, admirateur de Tolstoï, se demandait toujours amèrement qui le contraignait à ce rôle, pourquoi il obéissait à une puissance illogique, monstrueuse, représentée par des hommes, ses inférieurs : un caporal paysan, un sergent barbier, qui l'obligeaient à veiller,

inconscient et haineux, comme l'œil de la lanterne, sur un escarpement contre lequel déferlaient, impuissantes, les vagues irritées.

Pourquoi se privait-il du sommeil, l'unique douceur que lui concédât le sort, pour veiller le tombeau de ces vivants dont il n'avait éprouvé aucun mal ? Qui le savait ? C'était la même puissance illogique et monstrueuse qui le contraignait à vivre une vie sans amour et sans douleur, dont les jours, pareils aux flots, allaient se briser contre le rocher de l'inexorable Destin.

Le pêcheur conduisit sa barque au-delà du rocher. Tout fut replongé dans les ténèbres, et, de nouveau, il n'y eut, sur le sombre abîme, que la lueur de la lanterne et des reflets lointains.

Serafino avait envie de dormir. Ses tristes pensées le berçaient, étrangement égales, toujours égales, monotones et somnolentes, comme le rythme cadencé des vagues. Il songeait aux vers du suicidé génois, les répétant en lui-même, avec le motif de *La Somnambule*.

Ces vers semblaient composés pour lui. Ce motif, doux et simple, lui rappelait ceux qui avaient accompagné, en les illuminant d'espoir, ses premiers rêves d'étudiant. Maintenant, la nuit, constellée de ses pierreries, était silencieuse, mais elle ne suscitait plus de joyeux songes. Un seul rêve, désormais, traversait pour lui la paix de cette nuit scintillante : le rêve de la mort. La mort était l'amie attendue. Il croyait souvent la sentir toute proche. Cette nuit même, il lui sembla que quelque chose de suave traversait soudainement les airs. Ce n'était pas un souffle de vent, un parfum, une mélodie : ce qui venait était plus énervant, plus doux, comme une caresse mystérieuse, le souffle de la Mort qui passait, l'effleurant avec son habit de velours noir, avec ses mains impalpables...

— Le condamné doit avoir fini de souffrir, pensa-t-il. Oui, je me souviens, quand ma mère est morte, il y a un an, j'ai cru que deux mains invisibles, légères comme des plumes, me frôlaient les joues.

Il se promenait lentement, de l'extrémité du rocher jusqu'au chemin. Le sommeil le gagnait. Bientôt, il n'eut plus la force de marcher. Fatigué, il s'assit sur la pierre qui surplombait l'escarpement. Il mit son fusil sur ses genoux. Comme sous la pression d'une main invisible, ses paupières s'abaissèrent.

Pendant un moment, les yeux clos virent, mais à travers un voile illusoire, la mer incolore, les lumières jaunes sur la ligne sombre des côtes voisines, les étoiles, la lueur impressionnante du phare. Sous lui, Serafino entendit les lamentations des flots ; il s'imagina que l'île était une immense mandoline renversée sur les vagues : les cordes vibraient au sein de l'abîme, modulant une plainte infiniment douloureuse. Dormir ! dormir !... Jamais, comme à cette heure, il n'avait éprouvé l'angoisse physique causée par le besoin de sommeil. Il croyait entendre des pas furtifs ; il pensait au condamné agonisant, déjà mort peut-être. Au moins, celui-ci s'était endormi une bonne fois ! Il le connaissait. Souvent, il l'avait surveillé, tandis que les forçats réparaient les pavés de la route. C'était un maçon de la Romagne, un des types les plus doux du pénitencier, un vieillard grand, maigre, courbé, au visage bénin encadré de cheveux blancs et troué d'une paire d'yeux jaunâtres, pleins de cordialité.

Et, pourtant... Et, pourtant, il lui semblait entendre vraiment un bruit de pas mystérieux. Il rouvrit les yeux, se déplaça. Silence absolu. Des histoires de forçats évadés revinrent à sa mémoire. Quelques mois auparavant, cinq condamnés, entre autres un vieillard de soixante-dix ans, s'étaient échappés très habilement, profitant de la barque d'un pêcheur d'huîtres. Arrivés sur la rive opposée, ils n'avaient pas su se cacher pendant huit jours, sur des collines trop fréquentées, ils avaient couru au hasard, traqués comme des bêtes sauvages. Repris et enfermés de nouveau, ils étaient devenus la proie des vautours sur le sommet de l'île du châtiment.

Hallucination ou réalité, ce pas furtif qu'il percevait ?... Un homme devait descendre en glissant le long du mur, derrière la route. Par un mouvement instinctif, Serafino souleva son arme. Une énorme pierre tomba du mur et roula jusque sur le sol : le doute n'était plus possible.

— Qui va là ?

Sa voix résonna, étrangement claire et métallique ; puis, un très long silence ininterrompu recouvrit cet appel.

Il croyait s'être encore trompé quand, du haut du parapet, un homme s'élança et descendit rapidement le chemin.

— Qui va là ?

Quoique préparé à toutes les éventualités, Serafino sentit un frisson parcourir son corps.

— Pst ! pst ! souffla l'homme en s'avancant d'un pas délibéré.

Dans l'obscurité, les bras tendus en avant se dessinaient, et l'on voyait leur geste de défense et de supplication. Le fugitif s'arrêta seulement quand le fusil du soldat toucha une de ses mains.

De l'épouvante passant à la stupeur, Serafino reconnut le condamné de la Romagne.

— Arrête ou je te tue !

Le forçat se baissa, s'agenouilla, toujours implorant, les bras tendus, prêt instinctivement à repousser les coups.

— Où allez-vous ? hurla Serafino.

— Ne criez pas ainsi, supplia le condamné d'une voix basse, mais ferme. Liez-moi : voici mes mains. De grâce, ne criez pas. Vous êtes chrétien, vous connaissez la loi de Dieu. Ne me tuez pas. Je suis vieux ; vous pouvez m'attacher.

— Silence ! ordonna encore le factionnaire d'un air terrible. Dites où vous voulez aller.

— Je voulais m'évader, répondit simplement le vieillard, qui laissa tomber ses bras.

Et, malgré le visage courroucé, soupçonnant dans le soldat un « chrétien », il osa insister :

— Laissez-moi fuir. Personne ne s'apercevra que je suis passé ici.

— Silence ! ou je fais feu ! Maintenant, je donne l'alarme.

Alors, eut lieu une scène rapide, émouvante. L'homme courba encore plus son échine, se traîna sur les genoux et se réfugia entre les jambes de Serafino, comme pour chercher en lui une protection contre ceux qui, d'un instant à l'autre, auraient pu arriver.

— Non, non, mon fils. Vous, un chrétien, n'appellez pas, balbutiait-il.

Puis, voyant que Serafino se rendait à sa prière, il s'enhardit, se souleva légèrement, les mains jointes.

— Liez-moi, liez-moi, suppliait-il ; mais n'appellez pas. J'ai feint d'être souffrant pour fuir. Là-bas, vit une vieille, ma femme, qui, depuis vingt ans, m'attend. Elle m'a écrit qu'elle est malade, très malade. Sa mort sera douce, si elle peut me voir encore une fois. Je lui ai répondu que je ferai tout pour la contenter, lui donner cette joie, après tant de chagrins dont j'ai abreuvé son existence. Elle m'attend, à présent. Il faut que je tienne ma promesse, ou elle mourra désespérée. Comment l'accomplirai-je, si vous n'avez pas pitié de moi ? Chrétien, montrez-vous miséricordieux. Ayez pitié de la vieille agonisante dont la vie a toujours été un martyre. Si votre père était à ma place, devant mon fils soldat, que diriez-vous ? Allons, permettez-moi de partir. Nous sommes tous frères en ce monde. Qui sait si, un jour, je ne pourrai pas vous être utile !

Puis, se laissant aller à la confiance devant le mutisme de Serafino, et se tournant à genoux vers le rocher.

— Voilà, continua-t-il ; je glisse à cet endroit ; la pierre ne conserve pas de traces, vous n'avez rien vu, et Dieu vous récompensera.

Serafino croyait rêver. Il aurait voulu donner l'alarme, garrotter l'homme, accomplir enfin ce que ses supérieurs définissaient le « devoir » ; mais il ne pouvait pas. Une force mystérieuse, celle qui nous paralyse dans nos songes, l'empêchait presque de se mouvoir. Le souffle haletant et anxieux du condamné éveillait en son âme une profonde pitié, un sentiment d'admiration même pour cet être décrépît qui, de l'abîme de sa misère, aspirait encore à la vie, avec une telle foi et une passion si ardente.

Sans se demander si son existence valait plus que celle du misérable vieillard, il pensa que l'heure suprême sonnait pour lui. Sa mort serait interprétée comme un hommage au devoir ; cette occasion, il ne devait pas la laisser échapper.

— Allez-vous-en, murmura-t-il.

Et, ayant repris son fusil, il en frappa le sol.

L'homme ne dit rien d'abord, mais lui baisa les genoux, puis mit une main à terre, et se releva en gémissant. Grand, noir dans la nuit, il balbutia une bénédiction.

— Mon fils, vous serez heureux et riche ; votre bonheur sera aussi grand que votre charité...

Les yeux voilés de larmes, Serafino vit la longue silhouette aux airs de fantôme escalader la pointe de l'écueil ; il entendit la chute de quelques fragments de roche. Puis, la mélodie plaintive des vagues recommença à rythmer le silence de la nuit.

« Riche et heureux ! pensait Serafino. Personne, au contraire, ne sera jamais plus pauvre ni plus infortuné que moi ! »

Il ne sut pourquoi, à ce moment décisif, au lieu d'évoquer quelque souvenir important, il songea à des choses mesquines ; la lutte quotidienne pour préserver le plus possible ses souliers de l'usure, le long et vain désir d'un habit noir, les sacrifices trop lourds, en vue d'économiser l'argent nécessaire à l'achat de gilets de laine pour le dur hiver.

Quelle misère !...

Tout avait été humble, terne, caduc en sa personne ; peut-être, aussi son âme s'était-elle fanée et rétrécie comme un habit hors d'usage. À présent, tout, était fini.

Finie la lutte contre le sort, auquel il se réjouissait d'arracher en même temps deux victimes : le vieux condamné et lui.

Il ne pensait pas que le forçat avait pu le tromper avec son histoire, attendrissante.

En ce moment, il ne voyait que la figure d'un homme le bénissant. Au fond de l'âme, il éprouvait une infinie pitié pour lui-même et pour tous ses frères malheureux. Tous lui semblaient pareils à ces détenus relégués dans une île d'où l'on apercevait en vain l'horizon lumineux et le profil azuré, enchanteur, de terres inaccessibles : détenus gardés par des sentinelles qui n'avaient pas conscience d'un destin stupide et impitoyable... Pourquoi ne pas s'évader de ce lieu de peine ? C'était l'heure.

De nouveau, il laissa reposer sur le sol la crosse de son fusil et appuya sa gorge au canon de l'arme. C'est l'instant suprême ! Adieu !... Il meurt, sans amour, sans espérance, sans foi, mais avec une mystérieuse et douce pitié dans l'âme. Personne ne le pleurera. Il meurt, lui, en pleurant tous ceux qui ne seront jamais regrettés...

L'immobilité, le silence, ont submergé les choses. Il ne voit même pas la lumière des étoiles ; il n'entend plus le soupir de basse profonde exhalé par

la mer. Le grand manteau de velours noir de la Mort couvre et obscurcit tout.

Adieu !... Mais, tandis qu'il va presser la détente, le fusil glisse et tombe à terre avec un bruit retentissant...

Le choc le fit sursauter et le réveilla. Il revit les étoiles, il entendit le murmure dansant des vagues. Le fusil avait réellement glissé de ses genoux ; pendant quelques minutes, il ne put faire un mouvement, pas même pour relever son arme, tant son rêve pathétique le paralysait.

Le lendemain, il apprit qu'à l'heure où il s'était endormi sur le rocher, le vieux condamné avait fui par une issue qu'une sentinelle eût été impuissante à défendre simplement, l'homme était mort.

Le soir tombait. Les acacias et les joncs se frôlaient avec des bruissements confus, comme des étoffes soyeuses, toujours plus noires sur le fond vitreux d'un ciel sillonné de nuages roux. Sous le souffle déjà froid du vent, les vagues mauves et sanguines se ridaient à peine.

Dans la cour, les soldats chantaient : on eût dit l'abolement mélancolique de chiens enchaînés en un pays désert.

Au lieu de se camper devant la grande porte, comme il en avait l'habitude, Serafino profitait de ses heures de liberté pour écrire une nouvelle !

Le chant des troupiers, amorti par la mélodie lugubre du vent, l'accablait d'une nostalgie somnolente, en lui rappelant le chœur monotone des femmes qui, les soirs d'été, se réunissent le long de la plage de Bagnoli à Pozzuoli, pour chanter une sorte de prière faite de lamentations.

Il écrivait sous une suggestion douloureuse : un désir puéril de prier, maudire et pleurer, gonflait son cœur. Toutes les choses qui l'entouraient semblaient avoir un sens mystérieux, même les plus humbles comme la goutte d'eau qui, sur le bois blanc de la table, brillait des reflets du soleil couchant, pareille à une perle de rosée ! Un chat noir, aux yeux de safran, posé sur l'angle de la table, le regardait avec une curiosité impatiente ; de temps à autre, il allongeait sa petite patte pour saisir la plume de l'écrivain.

Souvent, à la même table s'asseyait un musicien : il composait une romance avec des souvenirs plus ou moins populaires. Le chat regardait

alors le va-et-vient de la main du mélomane et montrait sa patte d'ébène. Un « Ohé » sans réplique le faisait dignement reculer.

Serafino écrivait, écrivait. Un soir, son ami s'aperçut qu'il signait son nom au bas d'une page.

— Me feras-tu lire ton récit ?

— Je ne puis, dit d'abord Serafino.

Après quelques, instances, il céda son manuscrit.

La nouvelle était conçue sous forme de journal. Un soldat, relégué à Nisida pour garder les détenus se laisse vaincre peu à peu par la pitié à l'égard d'un forçat qui le supplie de faciliter son évasion. Le condamné est un maçon attaché aux travaux de la route qui relie le pénitencier à la mer ; aussi trouve-t-il de fréquentes occasions pour parler avec le soldat et lui raconter une longue histoire d'injustices et de douleurs. Malgré son ferme sentiment du devoir, le soldat finit par se laisser attendrir. Une nuit, tandis qu'il est de garde, il voit passer, le condamné et n'ose donner l'alarme. Craignant ensuite, d'être découvert, il se suicide.

Le musicien trouva la nouvelle si attendrissante, si passionnée, qu'il la jugea avec sa phrase habituelle :

— On dirait une nouvelle russe !

Serafino s'irrita :

— Et pourquoi pas américaine aussi. Imagine-toi que ce fait m'est arrivé à moi-même, ajouta-t-il en se frappant la poitrine de son manuscrit.

— Tu es encore vivant !

— Et, cependant, cela m'est arrivé... en rêve !

— En rêve ?

— En rêve, oui ; ou dans cette période de notre vie que nous appelons rêve et qui, au contraire, pourrait être la réalité. Car savons-nous où commence et finit la réalité ?

— Je crois, en effet, rêver en t'écoutant dit l'autre avec ironie.

Ils commencèrent une de leurs discussions habituelles et ne furent seulement d'accord que pour économiser les frais de poste en adressant,

sous la même enveloppe, à une Revue de Milan, la romance et la nouvelle recommandées.

Deux ans se sont écoulés. Serafino, maître d'école dans un petit pays du Midi, traîne mélancoliquement sa vie. Il a abandonné toute velléité littéraire. Chaque jour, il s'imagine tomber plus bas, s'enliser davantage dans la médiocrité ambiante. Bavardages et querelles forment le fond de l'existence des habitants de la campagne où il vit. Lui-même, malgré toute sa mansuétude, est torturé, à coups d'épingle. Son plus grand ennemi est le correspondant d'un journal hebdomadaire, un lettré que tous les intellectuels proclament la lumière des jeunes écrivains modernes. Cette renommée ne l'empêche pas d'appréhender un rival dans le modeste instituteur qui eut un jour l'ingénuité de lui parler de ses nouvelles... condamnées d'avance. En vain, Serafino affirme qu'il n'écrira plus : le littérateur ne pense qu'à ruiner sa réputation. Serafino souffre non seulement pour le tort qui lui est fait, mais, plus encore, parce qu'il est convaincu que l'amour et la charité n'existent point parmi les hommes.

Lui aussi, d'ailleurs, n'aime personne, pas même les trente gamins, ses élèves.

Une fois, il s'était proposé de devenir amoureux de la plus belle et plus élégante jeune personne du pays, la fille d'un riche propriétaire qu'on eût prise pour une statuette de Zuloaga.

— Comme je l'aimerais ! pensait-il. Je ne commets pas la sottise de songer à l'épouser ; jamais, si je pouvais l'embrasser et être embrassé une seule fois par elle, si je pouvais entendre son cœur battre sur le mien, je croirais renaître ! Être une victime de l'amour ; quelle belle chose ! Mais, quand il passait sous les fenêtres du riche propriétaire, la statuette de Zuloaga, qui rêvait d'épouser un secrétaire du ministère, lui fermait bruyamment la fenêtre au nez.

Il habitait une vieille maison, ou mieux une mesure abandonnée, dont les murs, à peine construits, menaçaient déjà de tomber en ruine. Deux chambres au rez-de-chaussée, mal abritées par un toit d'ardoises, servaient de demeure pour le maître. Un escalier de pierre, refuge des lézards et des araignées, conduisait aux étages supérieurs. Parfois, Serafino grimpait là-haut. Il errait comme les lézards, se montrait dans l'embrasure des fenêtres

sans carreaux, et pensait que sa vie était semblable à cette maison inachevée, dont les murailles s'effritaient, inutiles.

Derrière la triste habitation, se dressait la montagne grise couverte de verdure. Dans les nuits printanières, l'odeur des cyclamens fleurissant les bois arrivait jusqu'à lui. Un jardinet inculte séparait l'école du logis de l'instituteur. Rien de plus désolé, surtout dans les journées brumeuses d'automne, que le carré de terre couvert de solanums noirs, de vanille sauvage, de buissons de rues à la senteur âpre. Un jour d'automne, précisément, un de ces jours brouillés de pluie et qu'on dirait couverts d'un voile de cendres, quand toutes les choses, apparaissant dessinées sur un fond opaque et uniforme, semblent plus voisines, plus liées à nous par de mystérieuses sympathies, quand il suffit de l'odeur de la rue, de l'absinthe ou d'une baie sauvage pour rappeler à notre cœur le souvenir d'un autrefois très lointain, Serafino reçut une lettre portant un timbre hollandais. Longtemps il regarda, étonné, l'enveloppe bleue transparente sur laquelle son nom, écrit en caractères ronds, lui causait une impression singulière. Où, quand avait-il vu son nom écrit ainsi ? Il se rappela que, dans son adolescence, lorsqu'il écrivait sa première nouvelle, il avait rêvé devenir un célèbre écrivain pour recevoir, chaque jour, de lettres élégantes de pays voisins ou éloignés.

La lettre de Hollande était la première venant de l'étranger. Qui pouvait avoir pensé à lui à travers de telles distances.

Presque tremblant, il l'ouvrit, l'âme envahie d'inquiétude et d'angoisse :

« 12 octobre 1909.

« Monsieur,

« J'ai lu, dans *La Revue de Milan*, votre belle nouvelle : *Pitié*. Au cas où vous n'auriez pris aucun engagement, je désirerais beaucoup la traduire en allemand et en hollandais. Pour la traduction allemande, je suis déjà presque certaine de la placer dans *Die Zeit*, qui, comme vous le savez, est une des revues les plus répandues de Vienne. Je suis Allemande, mais les parents de ma mère étaient Hollandais. Presque toute l'année, j'habite ce pays et en connais parfaitement la langue. Plusieurs fois, je suis allée en Italie ; j'ai eu le bonheur, à Florence, de fréquenter la maison du professeur Rigutini. Je sais donc suffisamment l'italien pour prétendre donner une traduction

fidèle. Durant un séjour à Naples, où je compte retourner cet hiver, j'ai visité l'île de Nisida, où se déroule votre nouvelle : *Pitié*, qui, pour ce motif, m'a doublement intéressée. D'autres raisons m'ont ensuite portée à la relire et ont éveillé mon désir de la traduire la profonde compassion qui vibre dans ces pages m'a fait croire encore à la bonté de l'âme humaine.

« Il nous sera facile de nous entendre pour les conditions. Je vous ferai envoyer directement par *Die Zeit* le prix entier de la nouvelle.

« J'oserai encore vous demander si vous avez publié d'autres récits et vous serai reconnaissante de me donner quelque notice biographique sur vous : elle servira de préface à ma traduction.

« Avec l'espérance de recevoir bientôt une réponse conforme à mes vœux, je vous prie de croire aux sentiments que m'inspire une profonde admiration.

« ELISABETH KERKER. »

Serafino avait toujours cru que la gloire et le bonheur étaient accompagnés d'un souffle brûlant de joie. Pourquoi cette lettre, promesse de bonheur et de gloire, lui apportait-elle comme une sorte d'épouvante ? D'abord, il n'eut même pas le courage de la relire. Était-ce un rêve ? Il voulut se persuader du contraire, regardant autour de lui, et se piquant avec une épingle ; puis, timidement, il relut la lettre et la cacha, de crainte qu'un esprit malveillant ne voulût lui ravir son trésor.

Sa première pensée, en se croyant déjà célèbre, fut, hélas ! la certitude que les envieux feraient tout au monde pour empoisonner sa joie. Mais il se sentait meilleur que d'ordinaire. Tout en les redoutant, il plaignait les gens jaloux qui ont précisément ce défaut, parce qu'ils sont malheureux. Une telle plénitude de joie gonflait son âme, qu'il en avait peur.

Il ouvrit la fenêtre, s'assit devant sa petite table. Tout était triste, gris, muet ; pour lui, cependant, un immense horizon flamboyant se découvrait. Cette heure de délicieuse et effrayante ivresse, il ne l'oublia jamais.

« Chère madame,

« J'accepte votre proposition et vous en remercie très vivement. Si vous saviez le bien que vous m'avez fait !

« Je ne suis pas un écrivain ; mais, puisque vous désirez me connaître, permettez-moi de vous présenter un humble maître d'école primaire, un pauvre jeune homme exilé dans un pays lugubre et sauvage. Je suis seul, si seul, si abandonné dans ma morne solitude, qu'une voix amie, même lointaine, suffit pour me reconforter et me donner un peu d'espoir. Votre lettre m'est arrivée à une heure sombre, quand me frôlait l'idée de la mort avec la douceur d'une caresse maternelle. Jusqu'à présent, j'ignorais la publication de mon œuvre. Je l'ai écrite durant une des tristes périodes auxquelles ma vie est habituée, tandis que je faisais mon service militaire, dans une île qui renferme une colonie pénitentiaire ! *Pitié* est intéressante parce qu'elle est *sentie* : j'aurais agi comme mon héros, si je m'étais trouvé à sa place. Je vous dirai même quelque chose de plus : j'ai rêvé ma nouvelle ! L'impression fut si profonde, que, pendant longtemps, je crus avoir réellement vu la figure du condamné qui implorait ma pitié. Je la revois encore, cette figure qui me bénit et me souhaite du bonheur. Lorsque j'ai été malheureux et qu'en vain j'aspirais à obtenir de la part des hommes un peu d'affection et de charité ; toujours la prédiction du condamné s'est présentée à ma mémoire : elle m'a paru une ironie amère du destin. Aujourd'hui, je commence à croire que ma pitié n'aura pas été vaine. Toutes les heures sonnent l'une après l'autre : je vais donc aussi avoir mon heure de joie. Je commence seulement à vivre, comme si je sortais d'un long sommeil. En moi se développe une force mystérieuse. Je croyais être seul, exilé dans la vie ; j'étais persuadé que le grand bonheur tant vanté de l'existence se trouvait seulement dans la littérature sentimentale. Je sens, au contraire, que l'appel de mon âme peut traverser, a même traversé l'espace, et a suscité la réponse d'autres âmes fraternelles. Cette pensée plus que l'orgueil de savoir mon œuvre modeste connue au loin, suffit à me faire aimer la vie.

« Merci donc, chère madame, du bien que je vous dois, et croyez-moi votre très reconnaissant.

« SERAFINO ROSSI. »

« Monsieur,

« J'ai reçu votre lettre et vous remercie de votre confiance en moi. Vous êtes une âme vraiment noble, que je suis heureuse de connaître. J'espère recevoir de vous d'autres lettres non moins délicieusement sincères que la première. Je sens que vous êtes très jeune. J'ai quelques années de plus que vous. Vous me permettrez donc d'être non seulement votre traductrice, mais encore un peu votre lointaine amie. Lointaine, est un mot, car les distances n'existent plus ; je lisais, il y a quelques jours, dans *Le Figaro*, que des dames se rendent visite d'Europe en Amérique.

« Votre lettre m'a intéressée autant et plus que votre nouvelle. Elle m'a fait l'impression d'une page de roman. Qui n'a dans sa vie une page romanesque plus ou moins belle, plus ou moins terrible, plus ou moins comique ?

« Dans votre nouvelle : *Pitié*, j'avais, en effet, deviné quelque chose de vrai, de senti, qui me frappait encore pour une raison toute spéciale. Un vieil ami de ma famille, que j'aimais comme un père, fut condamné, il y a quelques années, pour avoir tué sa seconde femme, qui le trahissait. Il chercha à s'évader ; le gardien de la colonie le tua. Votre nouvelle m'a profondément émue pour cela, mais aussi par sa forme simple et touchante. Puis-je oser vous conseiller de continuer à écrire ?

« Moi aussi, je suis auteur de plusieurs nouvelles. J'ai traduit des poésies et des romans italiens. Durant les mois que je passe dans la Hollande méridionale, je fais la classe à une trentaine de petites filles pauvres. Nos destinées, vous le voyez, se ressemblent quelque peu. Cependant, j'ai plus confiance que vous dans la vie. Je me permets même de vous dire : « Vous avez tort de vous plaindre. » La pauvreté est souvent un bonheur (excusez le paradoxe). L'homme pauvre a moins d'occasions que le riche de consumer inutilement sa vie ; plus que le riche, il a les moyens de vivre la vraie vie morale. La sienne, d'ailleurs, est plus complète, parce que, au point de vue matériel, elle est entièrement son œuvre. L'homme de génie, avec un peu de volonté, arrive encore où il veut. Croyez-moi, la pauvreté est encore la moindre de toutes les adversités humaines. Du reste, le destin est si capricieux qu'il donne souvent, et en un instant, tout ce que, durant des années et des années, il a refusé.

« Pardonnez-moi, si je vous écris aussi maladroitement. Je voudrais posséder le secret harmonieux et expressif de votre belle langue, pour pouvoir vous expliquer mes idées philosophiques sur la vie, idées qui, hélas ! ont mûri dans mon cerveau à force d'expériences douloureuses. Mais je veux espérer que notre correspondance continuera ; l'occasion ne nous manquera pas de nous connaître mieux et de discuter. Etc., etc., etc. »

Les *et cetera* furent ajoutés par Serafino, qui trouva la dernière partie de la lettre d'Elisabeth Kerker, trop étudiée.

— Elle doit être une riche étrangère à lunettes, pensa-t-il, une de celles qui se moquent des pauvres, prennent un ton protecteur et leur disent : « Vous êtes heureux, vous. »

Toutefois, il écrivit encore, goûtant un plaisir égoïste, comme les personnes solitaires, à décrire sa maison, son jardin, sa montagne aux senteurs particulières, l'école, les élèves, enfin tout le cadre qui s'adaptait au tableau mélancolique de sa vie.

Naturellement, ces lettres furent le premier chapitre d'un roman épistolaire ni plus fade, ni plus intéressant que milles autres romans de ce genre, écrits par les jeunes auteurs des deux sexes.

On ne peut reproduire ici toute cette correspondance, qui dura un an et demi.

Dix-huit mois s'écoulèrent donc ainsi. Deux automnes humides et jaunes, un chaud printemps, un été torride, deux hivers tièdes et clairs comme des printemps. Serafino ne se rappelait ni la tristesse ni la splendeur des autres saisons traversées par lui comme par un voyageur aveugle ; mais il n'oublia jamais l'ardeur de ce printemps, ni la douceur des deux derniers hivers passés dans le village où vivait, son ennemi, le littérateur ?

Rarement on vit ennemi plus humilié. Tout le pays, maintenant, révérait le maître d'école, pour l'envoi fait par l'administration de *Die Zeit* de dix exemplaires du journal, avec soixante florins, sous pli recommandé. Serafino n'avait vraiment pas cherché la célébrité dans le pays où il enseignait : le secret de sa gloire et de sa fortune, c'était le bureau de poste qui l'avait livré.

Même la statuette de Zuloaga regarda un jour le jeune maître avec des yeux pleins de douceur et de volupté ; lui, à présent, ne s'apercevait plus de

sa présence.

L'hiver eût-il été cruel et triste, Serafino n'aurait souffert ni de la faim, ni du froid, ni de la misère. Autour de lui, tout, désormais, était clair et beau. Il se sentait aimé : il aimait. Elisabeth ne lui avait jamais écrit de tels aveux ; lui-même n'avait pas fait non plus cette confidence ; mais certaines choses se comprennent sans explications.

D'ailleurs, il aimait comme il avait désiré aimer : sans calcul, sans espérance ; rien que pour aimer. Elisabeth était très riche, beaucoup plus riche que la statuette de Zuloaga, orgueilleuse, elle aussi, d'une tout autre manière.

Une fois, elle écrivit ces mots à son ami :

« Je suis enchantée qu'entre moi et l'homme qui prétendra m'aimer, il y ait un grand obstacle moral. Un de ces obstacles que tous n'ont pas le courage de surmonter. »

Serafino ne demanda même pas en quoi consistait cet obstacle. Y avait-il une tache dans le passé d'Elisabeth ? Peu lui importait ; il était sûr de ne jamais rencontrer sa traductrice, de ne jamais réclamer son amour. Cependant, chose étrange, malgré la réalisation de son ancien rêve romanesque, il ne pensait plus à la mort.

Un second printemps arriva. Les murs, couleur de rouille, de la maison inachevée se tachèrent de mousse, de petites fleurs jaunes, et, de la montagne, descendirent des arômes de cyclamens.

Pendant les vacances de Pâques, Serafino alla à Naples. Il y acheta une cravate de satin blanc, piqué de fleurs mauves. La glace du marchand renvoya son image ; elle le flatta et lui affirma qu'il était un beau jeune homme. Il pensa à une notice bizarre, lue quelques jours auparavant dans *Il Matino* : une milliardaire américaine avait épousé le conducteur du funiculaire du Vésuve, simplement parce que celui-ci était un beau jeune homme.

Du magasin, il se rendit à l'hôtel Cavour, où se trouvait Elisabeth, arrivée, la veille, de Rome.

Il se sentait singulièrement calme, décidé à se montrer très digne devant l'étrangère ; mais tout près de la gare, il s'arrêta, sentant malgré lui, son

cœur battre très fort.

Une foule pittoresque, aux couleurs bariolées, animait la place. L'air était tiède, le ciel couvert de nuages d'un blanc de perle lumineux.

Tandis qu'il achetait un bouquet de roses, Serafino vit une chèvre rousse et paisible. Il regarda le chevrier, un très beau jeune homme, habillé comme un dandy de comédie : collet haut et bottines jaunes.

Il eut honte d'avoir pensé à l'opulente Américaine et au conducteur du funiculaire. Saisissant fièrement la touffe de roses, il s'avança, la tête altière, vers l'hôtel.

Deux heures après, la belle Elisabeth Kerker et lui étaient sur le petit môle de Bagnoli, en face de Nisida.

Elisabeth avait presque la beauté des Italiennes. Pas de lunettes. Les cheveux et les yeux noirs animaient un visage coloré, expressif, une noble physionomie ; la bouche était grande et rose. Ce qui déplaisait Serafino – il avait renoncé à se croire beau, devant le teint frais de son amie – c'était le plissement des lèvres d'Élisabeth, lorsqu'elle prononçait quelques mots italiens difficiles.

Tout d'un coup, elle se mit à parler allemand.

— Voyez-vous, avait-elle dit en italien, regardant la rive lumineuse où la mer étendait doucement sa dentelle d'écume azurée, il me semble lire la page admirable des *Lettres qui ne le rejoignirent pas*, quand l'auteur raconte son rêve inspiré par de lointains atavismes...

Et elle répéta en allemand quelques phrases de la page admirable :

— Je voyais une mer lisse comme un miroir, sur laquelle s'étendait le ciel à une hauteur infinie. Près de la rive, deux personnes étaient assises... Sur toutes les deux planait un enchantement infini de jeunesse, d'aube, de choses primordiales...

Serafino ignorait l'allemand : il ne comprit pas le sens profond du souvenir littéraire d'Elisabeth ; mais, en parlant sa langue natale, les lèvres de la jeune femme avaient pris une ligne si suave qu'il les contempla avec la convoitise d'un homme altéré qui regarde un fruit mûr.

Elle surprit ce regard. Son visage s'enflamma. Serafino s'aperçut qu'elle avait rougi. Il dirigea ses yeux vers l'horizon, décidé à ne plus se trahir, à

conserver toute sa dignité de pauvre. Alors, innocemment, il demanda :

— Traduisez-moi ces paroles en italien.

Elisabeth s'exécuta. Ce fut à son tour de rougir.

Dès ce moment, il commença de perdre sa fameuse dignité de pauvre. Non seulement Elisabeth l'aimait, mais l'invitait à l'aimer. Il ne savait quelle conduite tenir. Pour ne pas profiter de l'occasion, il n'était ni assez ingénu ni assez orgueilleux. Mais comment débiter ? Il aurait voulu atteindre le plus ardent de ses rêves : serrer Elisabeth dans ses bras, sentir son cœur palpiter sur celui de la jeune femme, et ses vœux n'allaient pas plus loin.

Qui était Elisabeth ? D'où venait-elle ? Était-elle libre ? Était-elle pure ? L'obstacle auquel elle avait fait autrefois allusion, qu'était-ce ? Il ne se le demandait même pas. Il voyait, une femme jeune, belle, élégante, qui, peut-être, venait de loin pour lui, pour lui seul, et qui l'invitait à l'aimer. Qu'advierait-il ensuite ? Il l'ignorait, il jugeait inutile de se le demander.

Tout un jour, ils restèrent à Bagnoli ensemble, ils allèrent manger sous la pergola fleurie du petit restaurant Don Salvatore. À la porte, un vieux ferblantier, au visage de bronze, assis près de son fourneau primitif, les salua avec une sorte de tendresse, les croyant deux fiancés ; puis, ils allèrent à Nisida.

Le printemps envoyait son souffle même sur la mer ; les vagues semblaient d'énormes guirlandes de fleurs, azur et or ; un dôme de petits nuages cuivrés couronnait les profils des collines d'émeraude et des îles de saphir. L'air embaumait.

Mais Elisabeth, dont la taille svelte et la tête élégante se dessinaient admirablement sur l'outremer des vagues, était devenue triste, sombre presque, la pensée absente. Elle semblait ne plus apercevoir la présence de Serafino ; lui, n'osait plus la regarder.

Nisida approchait, perdant lentement sa forme de grosse mandoline renversée sur la mer. Ses maisons colorées, les écueils bleutés, les roches, la maison blanche des ensevelis vivants, apparaissaient de plus en plus proches.

Elisabeth regardait là-haut. Elle ne s'occupait plus de Serafino. Quand ils abordèrent dans l'île, elle prit le bras de son compagnon pour traverser le pavé du môle, et dit en riant :

— Dans presque tous les romans, un chapitre montre les deux amants... ou qui sont destinés à le devenir, faisant une promenade, ou visitant un vieux château, un couvent, une église. L'auteur saisit l'occasion pour donner l'essor à sa culture artistique, et les deux amants la saisissent pour... s'expliquer. Je crois, cependant, qu'aucun couple n'est allé, comme nous, visiter un bain.

— Non, en vérité ! dit-il naïvement.

Sa voix tremblait quelque peu, son cœur battait à larges coups. Elisabeth voulait-elle dire que l'heure de s'expliquer était venue ? La rue, enserrée entre deux murs coupés de temps en temps par des grilles de fer, à travers lesquelles se montraient des fonds de verdure et des échappées merveilleuses sur le ciel et la mer, était déserte, silencieuse, avec, pour voûte, un ciel lumineux. On entendait des ramages d'oiseaux, quelques voix éloignées, le tic-tac des talons d'Elisabeth, dont l'un frappait plus fort que l'autre, le frou-frou de sa robe.

Serafino n'avait qu'à étendre le bras pour l'attirer : c'était l'unique désir de son cœur, sa pensée dominante ; mais il n'osait pas. Il lui semblait qu'Elisabeth ne parlait pas sérieusement. Il avait néanmoins peur de paraître ridicule avec sa sotte timidité.

Soudain, la route fit un coude ; elle s'ouvrit, sur un précipice rocailleux, au fond duquel la mer soupirait une plainte légère.

Elisabeth s'arrêta. Les prunelles songeuses fixèrent le cadre admirable qui les attirait :

— Était-ce un peu comme cela ? demanda-t-elle.

— Oui, répondit Serafino revivant son rêve.

Et, sans qu'il s'expliquât cette loi mystérieuse de la mémoire, le souvenir de son triste passé lui revint à l'esprit comme à l'heure du songe. Et, maintenant ? Maintenant, il était là, aimant, aimé peut-être ; avec sa compagne, belle, intelligente, qui venait de loin comme les flots, comme les nuages et les oiseaux ; probablement elle n'attendait qu'un mot pour lui

offrir toute sa fortune et sa beauté. Avec l'audace d'un désespéré, il l'embrassa.

Fièrement, elle leva la tête. Très étonné, il vit des larmes briller en ses yeux.

— Pourquoi ? demanda-t-il, suppliant. Pardonnez-moi. Je suis fou. Mais, dites un seul mot, dites que vous m'aimez. Puis, si vous le voulez, vous ne me verrez plus. Plus, plus... répéta-t-il, comme un enfant, épouvanté de l'âpre douleur qui la submergeait.

— Ce n'est pas pour cela, dit-elle en approchant son visage du sien. Je vous aime, mais je pleurais pour autre chose. Eh bien ! oui, poursuivit-elle, je l'avouerai maintenant ; plus tard, je ne pourrai plus vous le dire. Vous rappelez-vous... Le vieillard ami, qui tenta de fuir... de la maison pénitentiaire... et fut tué par le gardien lancé à sa poursuite ! Ce vieillard, c'était... mon père !

— Elisabeth !... Elisabeth !...

Il était pâle comme un malade ; sa lèvre inférieure tremblait, convulsée. Il ne put exprimer sa pensée ; dans la révélation tragique, il ne comprenait qu'une chose : Elisabeth avait plus souffert que lui, elle l'aimait ; c'était tout ce qu'il pouvait comprendre.

— Voilà pourquoi, reprit-elle, la voix de votre âme lointaine m'a émue. Vous auriez eu pitié de mon père... Vous auriez eu aussi pitié de moi...

Ce fut à son tour d'avoir pitié de lui. En le voyant trembler comme un enfant, serré près d'elle, avec la crainte qu'elle ne voulut s'enfuir, Elisabeth sourit, les yeux encore meurtris de larmes. Vers le visage anxieux, la tête s'inclina doucement, et, sur le front pâle, elle mit un ardent baiser.

## LES DEUX JUSTICES

Dans un misérable village sarde, le plus pauvre des habitants s'appelait Quirico Oroveru, surnommé Barabbas, parce qu'une fois, à la représentation d'un mystère, il avait joué le rôle de ce personnage.

*Zio*<sup>1</sup> Chircu<sup>2</sup> Barabbas était plus pauvre que les mendiants. Il ne possédait qu'une seule chemise, un seul caleçon de toile, une seule culotte d'orbace<sup>3</sup> et un bonnet qu'il s'était fait lui-même avec une peau de lièvre ; il n'avait pas de boutons à sa chemise ; il n'avait pas de gilet, pas de manteau, pas de chaussettes ; il n'avait pas de souliers, ce qui était la pire misère pour un homme de ce pays-là.

Cependant il était sain et robuste, et son beau type rappelait celui des Celtes : taille haute, cheveux roussâtres, yeux toujours souriants. Mais était-ce sa faute si on l'avait élevé comme ça, si on lui avait appris seulement à couper du bois dans la forêt, à l'apporter en ville et à le vendre ? Il ne savait pas d'autre métier. D'ailleurs, il était inoffensif comme un lézard et naïf comme un enfant de sept ans. Tout son patrimoine, outre la susdite garde-robe, consistait en une médaille d'argent qu'il avait au cou depuis son plus jeune âge, une hache, une corde en crin de cheval qu'il avait tressée lui-même, et un couteau de poche.

Malgré tout, il était souvent de bonne humeur et vivait plus tranquille que M. Saturnino Solitta, le richard dont la vaste maison neuve semblait bâtie avec de la neige où l'on aurait mis ça et là, pour ornement, des bandes de ciel. *Zio* Chircu passait presque toutes ses journées dans la forêt, si belle à toutes les heures et en toutes les saisons, – soit quand les yeuses se couvraient de fleurs d'un or pâle, soit quand les midis bleus de l'été pesaient sur elle, soit quand elle se taisait, toute verte et humide sur le fond perlé du ciel automnal, soit quand les branches pliaient sous le givre cristallisé par le froid. – Le bûcheron cognait toujours. *Toc, toc, toc*, disait continuellement le bois frappé par la hache. *Chiù, chiù, chiùùù*, répondait là-bas, près de la fontaine verdoyante, un oiseau Sylvain. Rien de plus. En travaillant, *zio* Chircu priait, ou bien il pensait à porter son bois dans les

maisons qui payaient le mieux, ou bien il rêvait à s'acheter une paire de souliers.

Il avait environ quarante-cinq ans, lorsqu'un jour deux hommes habillés de bleu turquin, avec des boutons jaunes sur leur tunique, l'interpellèrent dans le bois.

— Que faites-vous ? lui demandèrent les hommes.

— Vous ne le voyez pas ? répondit-il en s'arrêtant, courbé sous sa charge, mais la face haute.

— Est-ce que vous possédez des terrains dans la forêt, vous ?

Il se mit à rire, puis allongea et regarda un de ses pieds nus.

— Je n'ai pas même de souliers !

— Alors vous êtes en contravention... À moins qu'on ne vous ait autorisé à couper du bois ?

— Non, personne. Je prends la permission moi-même : sans quoi, je mourrais de faim.

— Eh bien, alors, vous êtes en contravention.

— Être en contravention, qu'est-ce que ça veut dire ?

— Ça veut dire que vous aurez à payer une amende ou à faire de la prison.

*Zio Chircu* n'eut plus envie de rire, et même son visage s'assombrit.

— Mais voilà trente ans que je coupe du bois, et jamais on ne m'a dit que je devais cesser et mourir de faim.

Les deux gardes forestiers parurent s'émouvoir.

— Que voulez-vous, mon cher ! À présent, la loi est ainsi, et il faut s'y soumettre. Pour cette fois, nous vous laisserons aller ; mais tâchez que nous ne vous rencontrions plus...

Ils le rencontrèrent maintes fois encore, si bien qu'un jour ils lui saisirent sa charge et lui dressèrent procès-verbal. Ces gardes n'étaient pas méchants ; ils avaient même pitié du pauvre homme. Mais qu'y pouvaient-ils ? Leur devoir était d'exiger le respect de la loi.

*Zio Chircu* n'en continua pas moins son métier, mais avec une extrême prudence. Il s'enfonçait dans les lieux les plus sauvages, là où l'on n'entendait pas même le *chiù chiù* de l'oiseau Sylvain. Et le *toc toc* de l'arbre secoué par la hache résonnait plus timidement, avec des pauses : c'était comme si, de temps à autre, l'arbre frémissant eût été saisi de peur et se fût mis aux écoutes.

*Zio Chircu* fut cité devant le juge de paix du district et condamné à une forte amende : car tous les témoins, propriétaires de la forêt, déclarèrent que cet homme était un des plus grands et des plus acharnés dévastateurs du taillis.

Comme il n'avait pas le moyen de payer l'amende, il serait obligé d'aller en prison. Cela lui semblait un horrible rêve, et il souffrait comme il n'avait jamais souffert de sa vie. En quelques jours, il vieillit de dix ans ; il devint encore plus sale et plus déguenillé qu'autrefois ; et ses yeux s'obscurcirent... Ah ! non, il ne voulait pas aller en prison, au moins tant que la belle saison durerait ! Et il ne voulait pas non plus y aller dans la mauvaise : car c'était en hiver que le bois se vendait le mieux. Alors il se concerta avec un autre homme du pays et il prit la campagne : il en avait l'habitude, et peu lui importait de ne pas rentrer au village. Il coupait le bois, et l'autre homme l'emportait, le vendait. Mais cet homme le volait de la moitié ; et *zio Chircu* était contraint de se taire.

Il se sentait profondément malheureux. Il devait aller dans des cantons éloignés, et, le plus souvent, il coupait son bois la nuit, quand la lune descendait sur la forêt solitaire : au *toc toc* de la hache résonnant dans le mystérieux silence du clair de lune répondait le *hou hou* de la chouette, qui tantôt semblait venir des sombres profondeurs de la futaie et tantôt semblait descendre des transparences pâles du ciel.

Ainsi passa l'automne, puis l'hiver ; et le printemps arriva. *Zio Chircu* était extrêmement misérable, presque nu, avec les cheveux et la barbe embroussaillés ; et parfois il souffrait la faim, mais il ne voulait pas se rendre. Non, non ; il ne s'était pas rendu pendant les grands froids de l'hiver, et il était beaucoup moins disposé encore à se rendre maintenant que le soleil répandait une délicieuse tiédeur dans les clairières parfumées de cyclamens et de violettes. Il se rendrait l'hiver prochain : il avait bien le temps !

Or, un jour qu'il traversait une lande pour aller d'un bois à un autre, la fortune parut lui sourire. Il trouva sous un buisson un gros portefeuille rouge, deux porte-monnaie, une pochette et des papiers que la rosée avait un peu détrempés. Il examina sa trouvaille : d'argent, point ; mais peut-être que les papiers avaient de l'importance, et peut-être qu'on le récompenserait quand il les rapporterait... Il ramassa donc le tout et continua son chemin ; et ensuite, lorsqu'il vit l'ami qui se chargeait de vendre le bois, – cet ami-là savait lire, – lui conta l'aventure.

— Le diable nous protège ! – s'écria l'ami, en observant *zio Chircu* d'un regard soupçonneux ; – tout cela appartenait à monsieur Saturnino Solitta !

*Zio Chircu* eut un frisson de peur et d'horreur : M. Saturnino Solitta avait été assassiné, peu de temps auparavant, tandis qu'il revenait de Cagliari où il avait vendu et embarqué un troupeau de porcs gras. Sans nul doute, l'assassin, après avoir pris l'argent, s'était débarrassé du portefeuille, des porte-monnaie, de la pochette et des papiers en les jetant sous le buisson.

— Ça, c'est des traites ; et ça, c'est du papier qui vaut de l'argent monnayé, vois-tu ! dit l'ami, qui avait été domestique dans une maison riche. Si tu vas dans un magasin, on te le changera tout de suite. Ça se nomme un chèque.

— Mais je ne veux pas y aller ! On croirait que je suis l'assassin.

— Eh bien, si tu n'y vas pas, tu es un imbécile. Au bout de deux ou trois mois, par exemple, comment veux-tu qu'à Nuoro quelqu'un se rappelle encore cette histoire-là ?... Tu entres comme si tu étais un domestique ; tu fais tes emplettes ; tu prends la monnaie qu'on te rend, et tu reviens parfaitement tranquille.

— Mais... ne serait-ce pas... une espèce de vol ?

— Le diable t'écorche, imbécile que tu es ! Comment serait-ce un vol, puisque le propriétaire n'existe plus ?... le vol, il a été commis par l'homme qui lui a envoyé une balle au travers du cou. Pourvu que ce ne soit pas toi !...

— Sacré farceur ! s'écria *zio Chircu* riant, avec une telle franchise que cela démentait absolument l'étrange soupçon de l'autre.

— Eh bien, alors, pourquoi te serait-il interdit de changer ce chèque ?... Et, dans tous les cas, tu peux dire que tu l'as trouvé. Je suis là, ce me semble, pour en rendre témoignage... Tu es trop bête, ma parole ! Ne vois-tu pas que tout ce que tu portes sur le dos est en loques ?

— Ah ! c'est vrai !... Mais, justement, lorsqu'ils me verront en loques, ne se défieront-ils pas de moi ?... Du reste, après tout ce que tu m'as dit, je n'ai plus de scrupules.

— Eh bien, je te prêterai mes souliers, ma capote, mes chaussettes.

— Et aussi ta veste et ton bonnet ?

— Tu veux donc tout l'habillement ?

— Oui, si tu consens à me le prêter.

— Mais alors... comme récompense...

— Bien entendu, je te récompenserai en achetant pour toi quelque chose. Que désires-tu que je t'achète ?

— Ce qu'il te plaira.

Pendant quelque temps, *zio* Chircu Barabbas se sentit moins malheureux, que d'habitude. Il pensait aux belles emplettes qu'il ferait, aux souliers, à la veste, à la hache neuve. Et il achèterait aussi des choses à manger, du pain, du vin, du lard. Dans le tréfonds de son âme, il avait bien certains doutes et certaines appréhensions ; mais, en somme, c'était un objet trouvé ; et, le cas échéant, il avait l'ingénuité de croire qu'il lui suffirait de dire la vérité pour se délivrer de tout ennui.

Chaque fois que son associé venait chercher le bois, celui-ci l'encourageait ; et, un jour, il finit par lui dire qu'après tout si *zio* Chircu avait peur, il irait lui-même changer le chèque. Mais *zio* Chircu, se rappelant les filouteries sur la vente du bois, n'avait plus confiance en cet homme : il jugea prudent de se rendre lui-même à Nuoro.

Il alla tout droit chez un cordonnier pour s'acheter une paire de gros souliers en cuir jaune, avec de gros clous qui luisaient comme de l'argent et de longs lacets en cuir noir. Il les essaya, les laça, les délaça, puis chaussa de nouveau les souliers de son ami, qui serraient beaucoup ses énormes pieds bruns. Et son cœur battait, lorsqu'il tira de sa ceinture le chèque du mort. Le marchand prit le chèque, l'examina ; pas un muscle de son visage

ne bougea ; et pourtant, à cette minute, il décida du sort de ce pauvre Barabbas.

— Je n'ai pas de quoi changer, dit-il. Mais, si vous voulez attendre un moment, j'enverrai chez mon voisin, qui le changera.

*Zio Chircu* ressentît une légère inquiétude, mais il laissa faire.

En attendant, il jugea bon d'ôter encore une fois les souliers de son ami et de rechausser les souliers neufs, plus commodes, quoique un peu trop lourds.

« Ils sont durs comme la peau du diable, pensait-il en les palpant, courbé jusqu'à terre ; mais j'y mettrai un peu de graisse et ils deviendront souples... Comme ils sont beaux, mais là, vraiment beaux !... »

Le commis que le marchand avait dépêché pour changer le chèque ne revenait pas ; et le marchand, inquiet, nerveux, s'avancait à chaque minute sur le pas de la porte et regardait au loin. Enfin le commis reparut ; et derrière lui entra tout de suite un monsieur fort bien habillé, avec de grosses lèvres rouges ; et, derrière le monsieur, entrèrent deux agents de police. *Zio Chircu* eut la sensation que son cœur se refroidissait ; il devina ce qui allait se passer et, pendant une seconde, il eut peur. Mais il pensa aussitôt : « Je dirai la vérité, et l'affaire s'arrangera. »

Tout cela s'était fait très vite.

— De qui tenez-vous ce papier ? demanda le monsieur aux grosses lèvres.

— Je l'ai trouvé, — répondit avec respect le bûcheron, qui s'était mis debout et qui avait toujours à la main les souliers de son ami.

— Où l'avez-vous trouvé ?

Il raconta de quelle manière.

— Mon brave homme, dit le monsieur d'un air assez aimable, peut-être par crainte que ce grand gaillard sauvage ne se rebellât, donnez-vous donc la peine de venir avec nous pour mieux expliquer votre cas à monsieur l'inspecteur.

Et *zio Chircu* les suivit docilement, avec l'illusion qu'il lui suffirait de dire la vérité pour être cru. Mais, dans son for intérieur, il éprouvait une anxiété mystérieuse, un secret pressentiment de choses épouvantables.

Au bureau, le monsieur et les policiers changèrent de ton. *Zio Chircu* fut de nouveau interrogé, rudement, cette fois, par un autre monsieur, pâle et chauve ; puis il fut déshabillé, fouillé. On trouva sur lui les objets qui avaient appartenu au mort, et aussitôt il fut considéré comme l'assassin de Saturnino Solitta.

On le jeta en prison ; on le soumit à de longs et cruels interrogatoires. Chaque jour, des messieurs venaient, les uns vieux, avec des lunettes, les autres jeunes, avec la barbe blonde ; et ils lui posaient mille questions étranges, et ils voulaient absolument qu'il leur dît quand et comment il avait tué M. Saturnino Solitta.

— Mais je n'ai tué personne ! répondait-il. Ces objets-là, je les ai trouvés ; et je ne savais pas même ce que c'était... Un ami m'a conseillé de me servir du chèque ; et, comme j'avais grande envie d'avoir une paire de souliers, j'ai suivi son conseil... Si vous ne me croyez pas, moi, demandez-le-lui !

On fit venir l'ami, on l'interrogea. L'homme reconnut qu'il avait prêté ses vêtements, dont il réclamait la restitution, qu'il avait aussi prêté ses chaussures ; mais il protesta qu'il ne savait rien, qu'il n'avait rien conseillé.

« La canaille, l'impudent ! pensait, à part soi, *zio Chircu*. Ah ! j'aurais dû m'en douter, après ce qui est arrivé pour le bois... »

Afin de se venger, il dit au juge :

— S'il ne m'a rien conseillé, il ne m'a pas non plus prêté ses nippes.

Il calculait : « Au moins, de cette façon, elles ne lui seront pas rendues. » Mais ensuite il se repentit et se dédit. Non, il ne voulait pas offenser davantage la bonté du Seigneur : car il était certain que sa disgrâce lui était advenue parce qu'il avait déjà péché en s'appropriant le bien d'autrui.

Pendant ses longues heures de cellule, il éprouvait la nostalgie instinctive des grands bois solitaires, du libre ciel, et il se sentait malheureux, très malheureux. Il se rappelait l'époque où il se cachait dans le maquis, les souffrances qu'il y avait endurées ; et il lui semblait qu'alors il avait péché en se plaignant : car sa dure vie de cette époque-là était un bonheur, en comparaison de la tristesse présente... Et pourtant il ne se faisait pas encore une juste idée des maux qui l'attendaient. Il espérait

toujours qu'on le mettrait en liberté d'un moment à l'autre ; et, chaque nuit, en s'endormant, il croyait entendre le *toc toc* de la hache retentir dans le silence de la forêt, accompagné par le cri lent et mélancolique de la chouette...

Beaucoup de temps passa. Personne ne se souvenait de *zio* Barabbas, personne ne venait le voir, personne ne lui envoyait ni un cigare, ni un litre de vin, ni un pain, ni une chemise propre, tandis que le plus misérable des prisonniers recevait parfois quelque chose. Et même, ces messieurs aux lunettes brillantes, qui faisaient peur à regarder, ou ceux à la barbe blonde, ou ceux au front chauve et au teint livide, avaient oublié le pauvre Chircu.

Mais, un jour, on lui remit une feuille, en partie imprimée, en partie manuscrite. Il se la fit expliquer, le cœur tremblant : c'était l'arrêt par lequel la chambre du conseil le renvoyait en cour d'assises. Après quoi, il reçut la visite d'un avocat, un jeune homme qui, selon les heures, paraissait verdâtre, ou bilieux, ou indifférent. Ce jeune homme, lui aussi, voulait à toute force que *zio* Chircu lui racontât comment il avait assassiné M. Saturnino Solitta.

— Dites-moi la vérité, répétait-il. Aux avocats, il faut confesser toute la vérité... Ensuite on arrange les choses.

À certains moments, *zio* Barabbas eut la tentation de déclarer qu'il avait tué Solitta, tant il lui semblait plus facile de se tirer d'affaire en avouant ce prétendu crime qu'en affirmant la vérité. Mais, lorsque la face verdâtre de l'avocat n'était plus devant lui, il recommençait à espérer le triomphe de la vérité. D'ailleurs, ses compagnons de prison lui disaient que les jurés étaient d'honnêtes gens, qui avaient un cœur humain et non un cœur de pierre comme les magistrats...

Vint le jour de l'audience. *Zio* Chircu s'éveilla presque gai : il avait rêvé qu'il était dans la forêt à couper du bois, près d'une rivière ; et un oiseau de marais, tout noir, avec de longues pattes vertes comme du jonc, modulait un chant étrange, sur la branche d'un saule.

L'ami qui vendait le bois fut au nombre des témoins. Lui et les autres déposèrent que l'accusé était un homme sauvage, sournois, insociable.

Le ministère public le dépeignit comme « une bête des forêts, qui avait longuement prémédité son crime, qui avait guetté sa victime au passage, un

fauve qui se tapit dans la jungle, prêt à bondir sur sa proie ». Textuellement.

*Zio* Barabbas contemplait, frappé d'épouvante, ce monsieur en lunettes à qui jamais il n'avait fait aucun mal ; et il en éprouvait toujours plus de terreur. Pour se donner du courage, il tournait les yeux vers les jurés, villageois pacifiques, bedonnants, d'aspect débonnaire : et cette vue lui rendait un peu d'espérance.

L'avocat prit la parole. Il était plus vert que jamais. Lorsqu'il avait un élan oratoire, cela se traduisait par un grincement de dents qui produisait l'effet plus fâcheux.

Bref, le pauvre homme fut condamné aux travaux forcés à perpétuité. Il pleura des larmes amères ; il regarda encore une fois les jurés, ces hommes gras, pacifiques, d'aspect débonnaire ; il se rappela son rêve, sa confiance aveugle dans le triomphe de la vérité ; et il se dit que tout ce qui paraît bon est mensonge.

Pour le réconforter, son avocat lui fit signer un pourvoi en cassation. Mais *zio* Chircu n'avait plus confiance, ne croyait plus en la justice, n'espérait plus rien. Son cœur se recroquevilla, devint sec et amer comme une prune sauvage ; il cessa de prier, de pleurer.

Et on l'emmena loin, très loin, dans une saline ; on lui rasa les cheveux, la barbe, les moustaches ; on l'habilla de rouge et on lui riva une chaîne au pied. Dans les premiers temps, il était au désespoir : le spectacle de la mer immense augmentait la profonde nostalgie de ce pauvre homme, accoutumé à vivre dans des lieux couverts et sans horizon.

Mais, avec le cours des années, il s'habitua, se résigna : ses souvenirs se brouillèrent ; et même, quelquefois, en songeant que sa vieillesse, au pays, se serait écoulée dans la plus noire des misères, il éprouvait une sorte de satisfaction à se dire que, maintenant, il n'avait plus à se préoccuper du lendemain.

Seulement, il était devenu vicieux : il avait perdu l'innocence conservée jusqu'au jour de sa condamnation ; il blasphémait et, à l'occasion, volait et s'enivrait comme le plus vil des galériens. Il ne pensait plus à Dieu ; ou, s'il y pensait quelquefois, c'était avec colère, comme à un être monstrueux qui avait laissé s'accomplir sur une de ses créatures la plus infâme des injustices.

*Zio* Barabbas se lia d'amitié avec un de ses compagnons d'infortune, avec un autre Sarde, petit vieillard qui ne lui arrivait guère qu'à la ceinture, et qui avait une face joufflue et rouge dans laquelle s'enfonçaient deux petits yeux d'un bleu très vif. Ce vieillard était d'un village voisin de celui où était né *zio* Chircu, et il s'appelait *zio* Pretu.

C'était un bout d'homme jovial, sans scrupules et grand hâbleur ; mais, après qu'il avait fait croire à ses codétenus les choses les plus merveilleuses, il éclatait de rire et avouait que ses histoires n'étaient que des bourdes. Lorsque *zio* Chircu fut amené au bagne, il n'y avait déjà plus personne qui ajoutât foi aux récits de *zio* Pretu. D'ailleurs, si par hasard celui-ci disait la vérité, il parlait avec un accent tel qu'on ne pouvait s'empêcher de le croire ; mais la vérité, *zio* Pretu ne la disait pas souvent, ni à beaucoup de personnes.

Quand *zio* Pretu eut acquis toute la confiance de *zio* Chircu, il lui raconta son histoire, en peu de mots et avec ce rare accent persuasif.

— Écoute. Je suis de tel village. Je vivais à mon aise, tu sais : j'avais des vaches, des ruches, des champs ensemencés de blé et de fèves. Mais je voulais être encore mieux. Je connaissais un prêtre riche, si riche qu'il possédait même des couverts d'or ; et, avec quelques camarades, nous allâmes le voler. Comme il criait, nous lui serrâmes le cou, et il resta mort. Mais voilà qu'au plus beau moment survient la Justice. *Poum ! poum !* coups de fusil par-ci, coups de fusil par-là. Nous dûmes fuir ; malheureusement, un des nôtres demeura entre les mains des soldats ; et il révéla nos noms, le lâche ! Je fus donc obligé de prendre le maquis ; et, pour que la Justice ne mangeât pas mon avoir, je commençai par vendre tout ce qui m'appartenait ; je mis l'argent dans une cruche et j'enterrai la cruche. Un peu plus tard, on m'arrêta.

— Et le butin ? demanda *zio* Chircu.

— Ah ! je m'en étais servi pour me nourrir, tandis que je me cachais. Mais, je te le dis franchement, ces bouchées-là me semblaient amères.

Et le vieillard cracha au loin. Puis, il demanda à *zio* Chircu :

— Et ton histoire, à toi ?

— Oh ! moi aussi, répondit l'autre avec amertume, je suis au bagne pour avoir volé, pour avoir assassiné un homme. Toutefois, il y a une différence :

ces crimes-là, on me les a imputés, mais je ne les ai pas commis.

— Ça, c'est injuste. Moi, j'ai vraiment assassiné le mien, il n'y a pas à dire le contraire. Et je m'en suis bien repenti : car j'ai perdu tout ce que je possédais.

— Tu n'as pas de famille ? demanda *zio* Chircu, pensant à la cruche.

— Au diable la famille ! Mes parents m'ont abandonné comme un chien ; et ils peuvent crever comme des chiens, je ne m'en soucie guère...

Donc, *zio* Chircu et *zio* Pretu se lièrent d'une amitié qui dura de longues années et qui fut pour ces malheureux une sorte de réconfort. Ils portaient l'un et l'autre la chaîne, ils étaient compatriotes, ils parlaient souvent de leur terre lointaine ; et, ce qui contribuait encore à les unir, c'était la conviction qu'ils devaient l'un et l'autre mourir là-bas, numéros perdus dans la blanche désolation des salines fouettées par la mer et par le soleil...

Le caractère de *zio* Chircu avait complètement changé. Il était devenu hargneux et querelleur. À certains moments d'humeur noire, il insultait son vieux compagnon, et peu s'en fallait qu'il ne le frappât. Alors le petit vieillard se mettait à rire et lui disait :

— Numéro tel, si tu fais le méchant, je ne te dirai pas où j'ai caché ma cruche.

L'autre se fâchait plus fort :

— Que le diable t'écorche ! Quand même tu me le dirais, quel bien cela me ferait-il ?

— Tu aurais du moins le plaisir de le savoir aussi.

— Que le diable t'enfourche ! que le diable te mette au saloir !... Ne m'irrite pas davantage, numéro tel !

Quand ils s'appelaient numéros au lieu de s'appeler par leurs noms, c'était la plus grave injure qu'ils pouvaient échanger entre eux.

Un jour que *zio* Chircu était de bonne humeur, il dit à *zio* Pretu :

— Pourquoi n'écris-tu pas à quelqu'un ? Il déterrerait la cruche et t'enverrait de l'argent : tu pourrais vivre mieux, t'acheter ceci, t'acheter cela.

— Une corne ! Ils garderaient tout... Je connais le monde mieux que tu ne le connais.

— Mais... alors...

— Alors ?... Je devine ce que tu veux dire. Eh bien, quand je serai à l'article de la mort, je révélerai ma cachette à un pauvre... Oui, à un pauvre !... De cette façon, il priera pour mon âme.

Et les semaines, les mois, les années passèrent. Les cheveux de *Zio Chircu* devinrent gris ; sa poitrine se creusa, sa taille diminua. Quant à *Zio Pretu*, il était presque décrépît ; mais il ne paraissait pas plus vieux que son compagnon, et il continuait à raconter des bourdes et à en rire. S'il débitait ses histoires avec une intarissable faconde, c'était plus pour s'amuser lui-même que pour amuser les autres.

Or, un certain jour, il se produisit un fait extraordinaire. *Zio Chircu* fut appelé chez le directeur de l'établissement pénitentiaire. Il y alla, un peu ému, parce que jamais rien de pareil n'était arrivé. Le directeur lui dit :

— Maintenant que tant d'années se sont écoulées, maintenant que vous êtes vieux, vous pouvez enfin avouer la vérité. Avez-vous, oui ou non, commis le crime ?... Dites la vérité, toute la vérité. Cela vous sera profitable : nous solliciterons votre grâce, et vous aurez peut-être la chance d'aller mourir dans votre pays.

*Zio Chircu* nia encore, avec une énergie farouche :

— Non ! quand même je devrais vivre autant d'années qu'il y a de grains de sable dans la mer et les passer ici jusqu'au bout, non, je n'ai assassiné personne ! Non, non et non !

On le fit sortir. Il rejoignit *zio Pretu*, qui l'attendait avec un peu d'anxiété, et il lui conta la chose rageusement.

— Diable ! fit le vieux, tout ça est injuste. Moi, j'ai réellement assassiné le prêtre, il n'y a pas à dire le contraire ; et, si on m'appelle, j'avouerai encore ; et, si on veut me gracier, on me graciera... Mais qu'on tourmente un pauvre diable comme toi, ah ! non, ça, ce n'est pas juste !

Le jour suivant, *zio Chircu* fut appelé de nouveau à la Direction et interrogé une seconde fois. Le sang lui montait à la tête ; encore un peu, il se serait jeté sur le directeur.

— Eh bien, puisque c'est ainsi, lui dit le directeur, changeant de ton, sachez que le vrai coupable a été découvert. Ou plutôt, non, il n'a pas été découvert : c'est lui qui, vaincu par le remords, a confessé son crime ; mais c'est la même chose. Réjouissez-vous donc et préparez-vous à partir d'ici : car on vous libérera bientôt.

Après quoi, on le fit sortir. Il se retira, tout tremblant ; et, revenu près de *zio Pretu*, il pleura comme jamais l'autre ne l'avait vu pleurer.

— Qu'est-ce qu'il y a donc ?

— On a découvert le vrai coupable ! répondit *zio Chircu*, sanglotant et répétant les paroles du directeur, ou plutôt, non : c'est lui qui, vaincu par le remords, a confessé son crime ; mais c'est la même chose. Il faut que je me prépare à partir d'ici.

*Zio Pretu* se mit à pleurer pareillement. Tous les deux, ils pleuraient de douleur et de joie mêlées.

— Que vais-je devenir ? demanda *zio Pretu*.

— Et moi, comment ferai-je ? demanda *zio Chircu*. La liberté est belle, et je retrouverai ma bonne réputation ; mais je suis vieux, je ne pourrai plus travailler, je ne pourrai plus gagner ma vie ; et je n'ai personne.

— Les gens du pays te viendront en aide.

— Mais je ne veux pas vivre d'aumônes, moi !

Et, avec un triste sourire où il y avait un peu d'ironie :

— Pourquoi, reprit-il, ne me dirais-tu pas où tu as caché ta cruche ?

Le visage de *zio Pretu* s'illumina.

— En effet, pourquoi non ? Tu es un pauvre... Eh bien, je vais te le dire. Du reste, j'y avais déjà songé... Mais tu te souviendras de moi dans tes prières ?

— Oh ! mes prières, je ne me les rappelle plus ! s'écria *zio Chircu*, saisi. J'ai oublié Dieu ; mais Dieu, lui, ne m'a pas oublié. Il a voulu seulement me soumettre à une épreuve ; et moi, j'ai vécu en païen !...

Le jour du départ, *zio Pretu* dit à son camarade l'endroit où il avait caché sa cruche. Ils se séparèrent tristement. C'était la dernière douleur que devait

éprouver *zio Pretu* ; mais le vieillard trouvait un peu de consolation à penser que, avant de mourir, il pouvait rendre service à un pauvre homme sur qui Dieu avait appesanti sa main. Quant à *zio Chircu*, il s'en alla le cœur joyeux, songeant à sa réputation reconquise et à son avenir assuré.

Lorsqu'il rentra dans son village, on lui fit d'abord beaucoup d'aumônes, avec lesquelles il put vivre quelque temps. Il pensait toujours à la cruche du forçat ; mais il ne pouvait se mettre en route pour la chercher : car il se sentait débile, incapable de faire un long trajet, et, avant de se rendre à l'endroit indiqué, il devait refaire ses forces.

Peu à peu, on s'habitua à le voir ; et les aumônes devinrent moins copieuses, les témoignages de sympathie moins empressés. Finalement on le négligea, on ne pensa plus à lui.

Alors il se mit en route et partit à la recherche de la cruche. Son cœur battait fort, à mesure qu'il reconnaissait les lieux où il avait vécu avant son infortune. Beaucoup de futaies avaient été essartées ; quelques-unes entièrement défrichées ; mais entre les sureaux du ruisseau vibrait encore le *chiù chiù* des oiseaux de marais ; la note égale et lente du coucou sortait encore des buissons de lentisque ; et ces voix remémoraient au vieux Barabbas une infinité de choses anciennes.

Une étrange mélancolie l'oppressait. Il se représentait combien il était devenu méchant depuis le jour lointain de son malheur et combien il avait désespéré de la miséricorde divine. Il songeait à son vieux compagnon de baigne, et il se demandait instinctivement si *zio Pretu* n'était pas meilleur que lui-même, cet homme qui avait commis un crime et qui l'expiait avec résignation, en accomplissant des actes de bonté... Ah ! non, non, ce n'était pas possible qu'il retrouvât la cruche ! Il ne méritait pas cette chance, car il avait trop péché, trop désespéré... Puis, il se repentait de désespérer encore, et il priait, et il continuait son chemin avec plus de courage.

Vers le soir, il parvint au lieu que lui avait indiqué le forçat. C'était un bosquet de peupliers, dans un site désert, loin de toute habitation. La nuit descendait, limpide, scintillante d'étoiles pures ; les peupliers se dressaient dans le ciel, sur leurs minces troncs clairs, comme d'énormes fleurs d'argent ; le sol, mollement tapissé de feuilles, exhalait une vague senteur humide.

*Zio* Barabbas avait apporté avec lui le fer d'une petite pioche. Il la tira de dessous son caban ; il tâta longuement la terre, dans l'obscurité, en quête d'un manche quelconque ; il rencontra une branche, l'adapta au fer de la pioche. Et il attendit le lever de la lune.

Son cœur battait fort : il s'agissait pour lui de tout le temps qui lui restait à vivre et qu'il serait réduit à passer dans la plus cruelle misère si l'aide de Dieu lui manquait. Il s'assit sur l'herbe et cacha son visage entre ses mains.

Ah ! combien, combien il avait péché ! Mais il se repentait amèrement, et il comprenait que, même s'il ne retrouvait pas la cruche, il ne devait pas se plaindre : car ce serait le juste châtiment de ses fautes.

La lune se leva ; les feuilles mouillées des peupliers resplendirent comme de l'argent ; la senteur humide se fit plus distincte.

*Zio* Barabbas s'agenouilla et commença de piocher. Dans le silence profond de la solitude, il avait peur du bruit – le seul – qu'il faisait lui-même. Extraite par la pioche, la terre sortait du trou, molle, noire, odorante, et se répandait sur les genoux du piocheur courbé de plus en plus.

Enfin, la pioche heurta un corps dur et rendît un son métallique. *Zio* Barabbas plongea son bras dans le trou, sentit l'anse de la cruche ; puis il continua de creuser avec une ardeur furieuse, et bientôt la cruche fut dehors. Il la prit, la secoua. Dans l'intérieur, les monnaies tintèrent.

Alors il fit le signe de la croix et, la face tournée vers le ciel, il remercia la miséricorde divine.

Il ressemblait à un vieux sauvage en adoration devant la lune.

## LA RESSEMBLANCE<sup>4</sup>

Jorgi Preda, surnommé *Tiligherta* (« le Lézard »), était debout en haut d'un tertre de gazon, appuyé sur une houlette. Il y avait plus d'un quart d'heure qu'il attendait sa petite amie Nania, la fille du cantonnier.

Tiligherta faisait la cour à Nania depuis trois semaines, c'est-à-dire depuis qu'il la connaissait. Chaque après-midi, vers deux heures, Nania passait sur la route, allant au ru chercher de l'eau pour la maison ; et Jorgi l'attendait en haut du tertre, faisant semblant de surveiller les brebis qui alors paissaient parmi les broussailles, à la lisière du bois de chênes-lièges.

Sitôt qu'il voyait Nania poindre sur la blancheur désolée de la route, Jorgi se précipitait de son observatoire et se retirait dans l'ombre, à l'abri du tertre. Et, lorsque Nania, ayant sur la tête une longue cruche décorée d'arabesques et semblable à une amphore étrusque, arrivait derrière le tertre, elle s'arrêtait, toute frissonnante d'amour et de peur. Car, si son père s'était aperçu qu'elle se laissait faire la cour par Tiligherta, il lui aurait certainement cassé les reins. À cette heure-là, *zio*<sup>5</sup> Gavino Faldedda faisait un petit somme ou s'occupait à cultiver le bout de jardin attenant à sa maison. Mais il ne fallait pas trop s'y fier.

Dans l'ombre du tertre, dans le grand silence de midi, sous le ciel d'un bleu de pervenche, les deux jeunes gens causaient pendant cinq ou six minutes, n'échangeant guère que des phrases banales et se dévorant des yeux, mais sans se toucher même le bout des doigts. Et ensuite Nania, songeuse, poursuivait son chemin, tandis que Jorgi pénétrait dans le bois en poussant des soupirs qui s'échappaient du fond de son cœur.

Certes il était fier et content d'avoir enfin une amie à lui, dans cet endroit écarté, en pleine campagne, loin du village, près de sa bergerie solitaire ; mais, malgré tout, il n'était pas heureux. D'abord, il y avait cette continuelle peur de *zio* Gavino, qui sûrement ne se soucierait guère de marier Nania avec un pauvre diable, avec un simple pastoureau. Et puis... il y avait encore bien d'autres choses qui ne pouvaient se raconter. Mais,

baste ! en attendant la conscription et toutes les calamités qui s'ensuivraient, Jorgi eût été heureux s'il avait pu obtenir un baiser de Nania. Hélas ! c'était justement cela qui lui arrachait les plus douloureux soupirs. La petite n'avait pas la moindre disposition à embrasser, ne voulait pas entendre parler de baisers ; et Jorgi n'aurait pas osé seulement effleurer le bord de sa jupe sans qu'elle le permît.

Ce jour-là, pourtant, il se sentait un grand courage, ou plutôt une ardeur insolite, causée peut-être par les feux du soleil, qui était brûlant, par l'immobilité de l'air, par le sauvage parfum émané du bois.

« Ah ! pensait-il en fermant à demi ses yeux noirs, un peu voilés, aujourd'hui il faut que je l'embrasse. Nous verrons un peu ce qu'elle fera. Si elle se récrie, je lui dirai : « Mais si les amoureux ne s'embrassaient pas, qui donc s'embrasserait, ma petite bergeronnette ?... » Après, nous verrons bien ce qu'elle fera. »

Justement, ce jour-là, Nania tardait beaucoup à venir. Jorgi, toujours debout sur le tertre, commençait à s'inquiéter : en observant l'ombre de la longue houlette qu'il tenait à la main, il s'apercevait qu'il était déjà deux heures passées. Il se disait :

« Serait-elle malade ?... Ô mon Dieu ! Si elle avait mangé des herbes mauvaises, et si elle était malade !... »

Jordi Preda, surnommé Tiligherta, était natif du village de Bitti et pouvait avoir dix-huit ans. Avec un vieux berger de Nuoro, il gardait les brebis d'un riche propriétaire. Les pâturages où ils stationnaient étaient situés dans le voisinage d'une maison de cantonnier, sur la route nationale, entre Nuoro et Bitti.

Jorgi était beau garçon et il le savait. Grand, bien musclé, agile comme un chat sauvage, les cheveux noirs et luisants d'huile, il avait un de ces profils sculpturaux comme on en voit seulement du côté de Bitti, avec des dents magnifiques ; mais sa peau était toute hâlée par le soleil, par le froid, et ses yeux sombres étaient presque effrayants. Élevé parmi les pâtres de Nuoro, il parlait le dialecte de cette bourgade ; mais il avait conservé le costume de son pays, rouge et brun, avec des culottes de serge jaunâtre, courtes, étroites, déchirées et sales.

Depuis qu'il avait découvert la maison du cantonnier et qu'il s'était amouraché de la fille de *zio* Gavino, il se lavait le visage et les mains, essayait de nettoyer ses vêtements ; mais, en dépit de tous ses efforts, il restait noir comme le démon, et son bonnet et ses souliers exhalaient une mauvaise odeur de troupeau... Avec tout cela, il n'ignorait pas qu'il était beau garçon et il avait la certitude que Nania l'aimait comme une idole.

Le temps fuyait, et la fillette n'apparaissait pas encore.

Mille pensées fâcheuses commencèrent à tourmenter l'adolescent, de plus en plus douloureuses à mesure que l'ombre de la houlette s'allongeait davantage sur l'herbe du tertre. Les yeux mi-clos, plus tristes que d'habitude, il regardait fixement l'extrémité de la route. Mais pas une âme ne se montrait dans l'immensité de la campagne environnante.

En ce chaud après-midi de printemps, les bois de chênes-lièges entremêlés de cistes, d'arbousiers et d'épines, tranquilles et silencieux, avaient sur leur frais feuillage verni le reflet d'un ciel clair qui, étendant à perte de vue son azur perlé, se confondait dans le lointain avec les brumes de l'horizon.

De ce tertre, Jorgi apercevait la maison du cantonnier, dont la cheminée vomissait une spirale de fumée translucide ; mais il ne pouvait apercevoir la cabane de son parc à brebis, situé à l'intérieur du bois.

La route blanche, couverte de gravier, courait à travers la plaine et serpentait entre les bouquets d'arbres comme le lit d'une rivière desséchée par le soleil ; et, sur les deux bords, l'herbe croissait haute et drue. Une couronne de montagnes bleues fermait le paysage.

Et Nania ne venait pas, Nania demeurait invisible.

Les yeux de Jorgi, extraordinairement animés tout à l'heure par la pensée de ce baiser que, de gré ou de force, il voulait donner à sa petite amie, s'obscurcissaient de plus en plus et se mouillaient presque de larmes. Ah ! saint Georges ! un malheur était arrivé... Peut-être que Nania était malade ; peut-être que *zio* Gavino avait eu vent de quelque chose et empêchait sa fille de venir à la fontaine ; peut-être qu'il l'avait rouée de coups ; peut-être que...

Jorgi se disposait à quitter son poste d'observation et à se rendre sous un prétexte chez le cantonnier, comme il l'avait déjà fait maintes fois, lorsqu'il entendit le galop de deux chevaux et vit passer, au milieu d'un léger nuage de poussière, deux beaux cavaliers qui, naturellement, ne daignèrent pas lui jeter un regard. Du reste, il ne leur accorda lui-même que fort peu d'attention, descendit du tertre et se dirigea vers la maison.

À moitié chemin, l'émotion le cloua sur place : il venait d'apercevoir la longue amphore fleurie qu'il connaissait si bien. Mais ce n'était pas Nania qui la portait ; ce n'était pas Nania, celle qui s'avavançait dans la morne réverbération de la route blanche, avec un foulard jaune étalé sur les épaules et flamboyant au soleil. C'était sa petite sœur Arrosa.

— Pourquoi est-ce toi qui vas puiser l'eau, cet après-midi ? lui cria-t-il avec une sorte de colère.

Au lieu de répondre, Arrosa qui, dès qu'elle l'avait reconnu, s'était mise à lui faire des grimaces, commença de chanter à tue-tête :

Tiligherta, tiligherta,  
Mamma tua est in cherla,  
Babbo ton est morinde :  
Tiligherta, bactinde<sup>6</sup>...

Mais il ne se fâcha point : cela n'eût pas été à propos ; bien au contraire, il s'approcha d'elle et lui répéta plus doucement sa question. Alors Arrosa, qui craignait d'être battue, lui fit un beau sourire et dit :

— Parce que Nania travaille.

— Et à quoi travaille-t-elle ?

— Elle nettoie la maison, parce que l'entrepreneur et l'ingénieur sont là. Tu ne les as pas vus passer ?

— Ah ! oui, ces deux messieurs ?... Est-ce qu'ils viennent souvent chez ton père ?

— Quelquefois souvent, et quelquefois point du tout. Ils viennent quand ils veulent. Qu'est-ce que ça te fait ?

Et elle continua son chemin. Mais le pâtre jugea bon de l'accompagner jusqu'à la fontaine pour avoir des renseignements sur ces deux messieurs

qui déjà lui inspiraient de la jalousie et du dépit : car ils étaient cause que Nania n'était pas venue. En longeant le tertre, il soupira ; puis il montra du doigt à la fillette les brebis qui dormaient à l'ombre et lui dit gracieusement :

— Veux-tu un petit agneau ?... un petit agneau blanc comme les dents d'un chien ?

Arrosa crut qu'il voulait se moquer d'elle, et, pour se venger, elle chanta de nouveau le quatrain du lézard. Mais Jorgi l'aida gentiment à remplir la cruche plus haute qu'elle, la lui posa sur la tête et lui renouvela l'offre du petit agneau avec tant de sérieux qu'il réussit à savoir quelque chose.

L'entrepreneur était de Nuoro ; l'ingénieur, celui qui avait la barbe blonde, était un continental, mais Arrosa le connaissait depuis longtemps, depuis très longtemps. Chaque fois qu'il venait à la maison du cantonnier, il donnait à Nania de belles pièces d'argent ; et celle-ci en remettait un peu à son père, en cachait un peu dans une vieille bourse de toile, sous son matelas. Il ne donnait jamais rien à Arrosa ; et, par conséquent, celle-ci ne pouvait le sentir.

— Comment s'appelle-t-il, cet ingénieur ? demanda Jorgi, sur un ton câlin.

— M. Guglielmo.

— Ils coucheront chez vous ?

— Oui... Et ils repartiront demain matin, au point du jour, pour aller à la maison de l'autre cantonnier.

Brusquement, Jorgi quitta la fillette et s'éloigna d'un air renfrogné.

— Tiligherta, n'oublie pas le petit agneau, le petit agneau ! lui cria-t-elle.

Il ne répondit rien et disparut dans le bois. Une jalousie terrible commençait à le torturer. Il retourna à la bergerie ; mais il était de si mauvaise humeur qu'il se disputa avec *zio* Concafrisca, l'autre pâtre, et peu s'en fallut qu'il ne jouât du bâton. Après quoi, il se remit à vagabonder dans le maquis, traînant son souci parmi la brousse embaumée, errant sous le crépuscule rose, incapable de rien faire tout le reste du jour.

À la brune, il se rapprocha de la maison du cantonnier, mais il n'eut pas le courage d'en franchir la porte. Pendant une bonne heure, il rôda aux alentours comme une âme en peine. Enfin la nuit tomba, et il put venir tout près sans être vu.

Il sortait encore de la cheminée un léger ruban de fumée bleue qui se perdait dans la sérénité du ciel limpide ; mais un profond silence régnait à l'intérieur. La porte était close ; les fenêtres étaient closes, sauf une au rez-de-chaussée, qui avait de la lumière et qui projetait sur la route un grand carré jaune.

Jorgi vint à pas de loup près de cette fenêtre et observa ce qui se passait dans la chambre.

C'était une chambrette pauvrement meublée ; et le monsieur à la barbe blonde, celui qu'Arrosa avait dit être l'ingénieur, s'y promenait, tête nue et en manches de chemise. Il se préparait sans doute à se mettre au lit. Il était de haute taille, maigre, avec de petits yeux verdâtres qui, tirés aux coins d'une façon singulière, donnaient à toute sa physionomie une expression sympathique et souriante. Bref, c'était un bel homme ; ni vieux ni jeune, mais un bel homme.

Tandis que Jorgi l'examinait hostilement, il vit entrer Nania. L'amoureux eut un sursaut à la vue de la jeune fille ; et, comme s'il craignait d'être aperçu par elle, il recula, d'un bond silencieux. Un sinistre pressentiment le tenait angoissé, perplexe ; et la vue de Nania lui donnait des frissons de tendresse, de désir et de jalousie.

Oui, hélas ! c'était bien elle, la petite fée mignonne et mélancolique ! Que venait-elle faire dans la chambre du beau monsieur continental ? Sur sa mignonne face de quinze ans résidait une gravité presque tragique ; la mate pâleur de sa carnation était encore accrue par l'auréole de ses cheveux épais et frisés, d'un blond de cendre. Elle inclinait un peu la tête sur l'épaule gauche, comme si la masse de ces cheveux clairs eût fatigué son front de fillette devenue femme trop vite. Car les devoirs de la femme s'étaient imposés à elle avant l'âge. Depuis deux ans que sa mère était morte, elle était la maîtresse de maison, la ménagère et la servante de cette pauvre demeure perdue dans la solitude de la plaine. Nania faisait tout et n'avait pas une minute de repos. Elle blutait la farine, cuisait le pain, soignait les poules et le cochon, cuisinait et cousait. – Seulement, depuis trois semaines,

elle semblait distraite, négligeait les besognes domestiques, et, lorsqu'elle allait à la fontaine, elle restait dehors un peu plus longtemps qu'autrefois. À certaines heures, elle était prise d'une soudaine allégresse, chantait comme une alouette, courait et riait follement ; puis elle tombait en tristesse, devenait muette, pleurait même en secret... Et *zio* Gavino, peinant sur son éternelle route, ne s'apercevait de rien.

Jorgi, frémissant et farouche, tenait les yeux fixés sur la petite fenêtre, et, à travers les vitres, il suivait tous les mouvements de l'ingénieur et de la petite fée qui l'avait ensorcelé.

Nania était vêtue d'un corsage de brocart très usé, lacé par devant avec un ruban écarlate qui s'entrecroisait nombre de fois sur une chemise à larges manches boutonnées autour des poignets. À son cou fin rougeoyait un fil de corail vulgaire ; elle avait les pieds nus, la tête nue ; et elle apportait un pot à eau dans la chambre de l'ingénieur.

Et Tiligherta vit d'abord sa petite amie sourire mélancoliquement au monsieur, et celui-ci l'envelopper toute d'un regard et d'un sourire affables.

Jusque-là, rien de mal, encore qu'il n'y eût pas de quoi être bien content. Gracieuse et svelte, Nania déposa le pot à eau près de la table de toilette, puis s'arrêta devant l'ingénieur, qui lui disait quelque chose... Pourquoi cette éventée s'arrêtait-elle ainsi ? Pourquoi ne s'en allait-elle pas tout de suite ? Pourquoi parlait-elle à ce monsieur ?... Jorgi ne percevait pas les paroles ; d'ailleurs, ses oreilles bourdonnaient, et, alors même qu'il eût été dans la chambre, il n'aurait rien distingué, tant l'étourdissaient la jalousie et la colère.

Non, il n'y avait plus de doute, il n'y avait plus de doute ! Nania le trahissait ; Nania aimait les beaux messieurs élégants et riches, même s'ils n'étaient plus jeunes...

Jorgi sentait le sang lui monter à la tête ; il aurait voulu s'élancer contre les vitres, les briser avec ses poings, hurler : « Je suis là !... » Il aurait voulu courir jusqu'à sa cabane, s'armer d'un fusil, revenir et tuer ce monsieur qui lui volait sa vie, son âme... Et cependant il ne bougeait pas de place.

Ah ! ce qu'il voyait ! ce qu'il voyait !... Il crut qu'il devenait fou. D'un bond, il se rapprocha encore une fois de la fenêtre. L'ingénieur, avec ses mains délicates et blanches, caressait Nania, lui effleurait les cheveux, lui

souriait, lui parlait, l'embrassait. Vous comprenez bien ? Il l'embrassait ! Et elle le laissait faire, et elle souriait, et, en même temps, elle pleurait.

Jorgi poussa une plainte, comme une bête blessée. L'ingénieur dut entendre quelque chose : car il s'approcha de la fenêtre. Mais Jorgi s'était vivement rejeté en arrière, et l'autre ne l'aperçut pas.

Quelques instants plus tard, le carré de lumière disparut de la route. Jorgi vit que les volets de la fenêtre avaient été clos ; et alors il lui sembla qu'il s'abîmait dans un puits ténébreux et sans fond. Il fut saisi d'une rage immense et d'une basse envie de se venger. Il se rua contre la porte de la maison, frappa avec furie. Il voulait réveiller *zio* Gavino, l'appeler, lui crier : « Regardez donc ce qui se passe chez vous, vieille bétel... » Mais, sitôt qu'il eut frappé, il prit la fuite, s'enfonça dans le bois obscur. Une autre idée, beaucoup plus féroce, lui avait traversé l'esprit : il voulait tuer l'ingénieur.

Dès avant l'aube, Jorgi, posté derrière une haie, à un quart d'heure de la maison du cantonnier, le fusil au poing, attendait l'ingénieur au passage, pour lui envoyer une balle dans la tête.

Il s'était mis à l'affût comme un chasseur, et son visage décomposé, ses yeux plus sombres qu'à l'ordinaire, exprimaient une résolution sauvage.

En cette fraîche aurore d'avril, un vague enchantement de silence, de paix, de lumière, de parfum régnait sur le paysage ; l'extrême ligne du bois se dorait au reflet d'un orient couleur de topaze ; les buissons scintillaient de rosée ; les pies chantaient gaiement... Mais Jorgi ne voyait rien, n'entendait rien ; et il se préparait à troubler par un crime la poésie de cette matinée idyllique. De la haie, il dominait un long bout de route et voyait le petit pont sous lequel coulait paresseusement un filet d'eau pâle, retenue par les joncs et les asphodèles qui garnissaient les bords du ruisseau.

Et, machinalement, il repensait aux rêves qu'il avait faits tant de fois, assis sur le parapet de ce pont, aux chansons qu'il avait chantées à pleine gorge, pour qu'elles fussent entendues de loin par Nania, à toutes les douceurs de ces trois semaines d'amour. Par instants, au souvenir de ce bonheur perdu, il sentait son cœur se fondre de tendresse et de douleur, et les larmes lui emplissaient les yeux, et il lui semblait que, la nuit précédente, il avait eu un cauchemar. Mais le sentiment de l'affreuse réalité

le ressaisissait bientôt, et la résolution renaissait plus forte en son âme d'accomplir le crime.

Cependant les deux messieurs ne se montraient pas, et chaque minute paraissait un siècle au jeune pâtre. En outre, il craignait que des gens ne fussent là, sur la route, au moment propice ; et, de plus, il se sentait si agité qu'il avait peur de manquer son coup.

Enfin les voilà !

Comme le soleil se levait sur l'horizon en feu, Jorgi aperçut les deux cavaliers.

À travers les broussailles enchevêtrées de sa cachette, le jeune pâtre fixait sur l'ingénieur ses yeux perçants de faucon, grands ouverts et cruels ; et, tandis qu'il le considérait avec attention, ses lèvres se contractaient, blêmes de haine et de désespoir.

Ah ! oui, il était beau et bien habillé, celui-là ! Que pouvait compter un pauvre pâtre, un Jorgi Preda, surnommé Tiligherta, avec sa face noire et ses loques, devant un rival si blanc et si élégant ? Nania, svelte et gracieuse comme une dame, avait bien raison de préférer un si beau monsieur à l'humble et sauvage lézard... Mais, si les messieurs lui plaisaient, pourquoi avait-elle ensorcelé le pauvre pâtre ? Pourquoi lui avait-elle dit qu'elle l'aimait, qu'elle l'attendrait pour se marier avec lui, qu'elle l'épouserait ? pourquoi ?

Sur le point de tuer un homme, Jorgi avait une convulsive envie d'éclater en sanglots...

Les messieurs approchaient. Tiligherta revit soudain Nania, sa petite Nania qu'il adorait encore à l'égal de Notre-Dame-du-Miracle, se prêtant aux caresses de l'ingénieur ; et il épaula son vieux fusil, visa froidement, d'un œil.

Or, comme l'ingénieur, qui certes ne songeait guère au péril suspendu sur sa tête, passait à portée du fusil braqué pour l'assassinat, il enleva par hasard son grand chapeau gris et le posa une minute sur l'arçon de sa selle, tout en continuant de causer avec son compagnon ; et, subitement, il se mit à sourire, le visage tourné vers la haie à l'abri de laquelle se dissimulait Jorgi. On aurait pu croire qu'il l'avait aperçu et que c'était à lui qu'il souriait. Au même instant, le soleil, se dégageant des brumes, baigna d'un

rose jaunâtre la chaussée de la route et illumina le visage affable du cavalier. Jorgi ne tira pas ; il laissa l'ingénieur passer sain et sauf. Ce visage illuminé, ce sourire l'avaient frappé d'étonnement, et sa main s'était arrêtée malgré lui...

À deux heures de l'après-midi, appuyé sur sa longue houlette, sceptre des pâtres, debout comme le jour précédent parmi l'herbe et les marguerites du tertre, Jorgi épiait l'arrivée de Nania.

Dans la matinée, il s'était rendu à Nuoro avec la « rente », c'est-à-dire avec le fromage frais, la recuite et le lait de la veille ; et il avait profité de l'occasion pour changer de vêtements et se faire propre. Dans la blancheur mate de sa chemise nouvelle, son visage, pâle encore de l'émotion soufferte, semblait presque blanc ; le chagrin et l'insomnie avaient affiné ses traits et cerné ses yeux.

Nania fut ponctuelle. Plus pâle aussi et plus sérieuse que d'habitude, avec son grand foulard jaune d'or étendu comme un manteau sur ses épaules, elle ressemblait à une de ces saintes figures que l'on admire dans les tableaux italiens du XV<sup>e</sup> siècle. Jorgi la trouva plus belle que jamais, en éprouva une douceur telle qu'il ne l'avait jamais éprouvée, et se mit à la contempler, comme en extase.

Dès qu'ils furent derrière le tertre, elle lui sourit et lui dit, de sa voix très douce :

— Pourquoi t'es-tu fait si beau ?

Il ne répondit pas tout de suite, attacha sur elle des yeux sévères ; et, malgré la tendresse qui lui remplissait le cœur, il voulut montrer qu'il était fâché !

— Tu es plus belle, toi ! lui dit-il d'un ton brusque. Puis, de mauvaise grâce, il enleva la cruche que Nania portait sur sa tête, la posa par terre. Et, toujours sur le même ton, il ajouta :

— Il faut que nous causions longuement, aujourd'hui...

Elle eut presque peur et le regarda avec une surprise inquiète.

— Qu'est-ce que tu as ? lui demanda-t-elle.

— Assieds-toi là, reprit-il en la forçant à s'asseoir sur une pierre. Assieds-toi : il faut que je te parle...

— Non, je ne peux pas m'arrêter, je ne peux pas m'arrêter, fit-elle, déjà tremblante. Mon père...

— Ton père est loin : que le diable le cherche !... D'ailleurs, personne ne nous voit. Et, quand bien même on nous verrait, quel mal y a-t-il ? Nous pouvons être des camarades, de simples connaissances...

— Pourquoi parles-tu de cette façon ? Que signifient ces paroles singulières ?... Non, te dis-je, il est impossible que je m'arrête... Laisse-moi !

Il la saisit par les poignets.

— Je veux que tu restes ! déclara-t-il.

Cette violence effraya Nania et lui fit plaisir aussi.

— Tu me fais mal ! murmura-t-elle, toute tremblante. Dis, qu'est-ce que tu as ?... Tu es fâché parce que je ne suis pas venue hier ? Mais je n'ai pas pu. Ma sœur te l'a dit : l'entrepreneur et l'ingénieur étaient chez nous ; et j'ai eu beaucoup, beaucoup de besogne. C'est moi qui fais tout, tu sais bien.

En la voyant trembler et pâlir, Jorgi lâcha prise ; mais il prit un air tragique et s'écarta un peu d'elle, épiant toujours le visage de la jeune fille. Une grande détresse lui torturait l'âme. Ah ! non, il n'y avait plus moyen de douter ! Nania le trahissait : cela se voyait parfaitement. Elle avait peur, elle ne voulait pas s'arrêter, elle tremblait en parlant de cet homme. Donc elle le trahissait ! donc elle le trahissait !... Ah ! comme il avait été stupide !...

— Mais enfin, qu'est-ce que tu as ? répétait Nania. Qu'est-ce que tu as ?

— Ce que j'ai ? s'écria-t-il en gesticulant comme un fou. Eh bien, je vais te le dire, ce que j'ai !... Ou plutôt, non ; ce n'est pas la peine que je te le dise : car tu le sais mieux que moi...

— Mais non, je ne sais rien, Jorgi, je ne sais rien !... Est-ce que tu perds la tête ?

— C'est ça ! traite-moi de fou, maintenant !... D'ailleurs, tu as raison !... Écoute, Nania : tu es jeune, mais tu es plus maligne que moi... Des hommes comme moi, tu en piperai vingt... Ce que je veux te dire, c'est que tu ne continueras pas à te moquer de moi. Non, non ! M'as-tu pris pour un enfant, pour un imbécile ? T'imagines-tu que je sois un lézard tout de bon ? Tu te trompes, ma chère ! Je suis un pauvre pâtre halé, un va-nu-

pieds, un gueux, un pouilleux, tout ce qu'il te plaira ; mais je t'engage à ne pas te moquer de moi : car c'est un jeu qui pourrait te coûter cher. Sache-le bien, Nania, sache-le bien !

Il était menaçant ; la rage faisait étinceler ses prunelles et ses mains tremblaient. Nania le regardait, ébahie ; et, quand il eut terminé, elle ne trouva pas de mots pour se défendre.

— Tu ne réponds pas, petite vipère ? Tu ne réponds pas ?

— Ne crie donc pas si haut ! dit-elle enfin, en levant les bras. Si mon père nous entendait !...

— Ton père ? s'écria-t-il avec mépris, en crachant sur l'herbe. Voilà ce qu'il est, ton père ! Il ne voit rien, n'entend rien dans sa propre maison. Sourd et aveugle comme un bouchon de liège. Qu'il vienne ici, qu'il vienne ! C'est moi qui lui dessillerai les yeux, à ton père !

— Mais qu'y a-t-il ? Qu'est-ce qu'on t'a raconté ? demanda Nania au désespoir.

— On ne m'a rien raconté. J'ai vu, de mes yeux vu ! J'ai vu, te dis-je !... Eh ! pourquoi aviez-vous laissé la fenêtre ouverte, ma chère !... Mais, ce matin, la mort n'a pas été loin de son nez, à ton beau monsieur... Ah ! les messieurs te plaisent ? Leurs chemises empesées te plaisent ?... Et pourtant il paraît que les pâtres sales te plaisent aussi !... Tous les hommes te plaisent, alors ? tous ? Quelle fille es-tu donc ?... En vérité, tu commences bien !

Il lui saisit de nouveau les poignets et la secoua, lui parlant comme s'il était en délire.

— Mais je le tuerai, ton beau monsieur ; je boirai son sang !... Ce matin, je ne lui ai rien fait... vois comme je suis fou !... Je ne lui ai rien fait, parce que je l'avais vu rire au soleil, rire d'une certaine manière ; et il m'avait paru qu'il te ressemblait ; et alors je me suis dit... vois comme je suis fou !... je me suis dit : « Qui sait ? c'est peut-être son père... » Voilà ce que je me suis dit ; et je ne lui ai rien fait. Mais, à présent, je me rends compte que ça n'avait pas le sens commun. Ton père, c'est *zio* Gavino, que le diable emporte ; et le beau monsieur est ton amant ; et toi, tu es... tu es...

L'insulte s'arrêta dans sa gorge. Cependant toutes les couleurs de l'arc-en-ciel passaient sur le visage de Nania. Son cœur, son pauvre petit cœur

palpitait à se briser ; de grosses larmes ruisselaient de ses yeux. Mais elle ne protesta pas, ne nia pas, ne prononça pas une parole. Frappée de terreur, elle ne songea qu'à se sauver ; et elle le fit si rapidement que Jorgi eut de la peine à la rejoindre sur la route.

— Nania ! balbutia-t-il en l'empoignant par le coude et en souriant malgré lui ; je ne te croyais pas si mauvaise ! Pourquoi fuir ? As-tu peur que je ne te tue ?

Elle se retourna et, le voyant sourire, elle sourit à son tour. Son foulard avait glissé de ses épaules, et le soleil éclairait son visage, sa tête blonde. Jorgi l'enveloppait d'un regard avide ; et, dans cette physionomie souriante, il vit tant d'innocence qu'il en éprouva d'abord une grande stupeur ; et, continuant à observer ce visage, ces yeux verdâtres, ces traits dont l'ensemble présentait une frappante ressemblance avec ceux de l'ingénieur, il fut éclairé par une évidence brusque et il comprit tout.

— Pardonne-moi, Nania, pardonne-moi ! supplia-t-il avec des rires mêlés de sanglots. Viens, faisons la paix. Aussi vrai que Dieu existe, je le jure par Notre-Dame du Miracle, jamais je ne dirai rien de cette affaire à personne. Si tu veux, je ne t'en parlerai jamais à toi-même ; je ne te demanderai jamais rien ; je ne te demanderai pas même comment tu as su... comment il a fait pour t'apprendre... Non, rien, rien, rien ! Je te jure que jamais je ne te demanderai rien... Mais viens avec moi chercher la cruche. Viens, viens...

Il la porta presque dans ses bras et la reconduisit à l'ombre. Elle se laissait conduire, plus morte que vive, pâle, inerte. Mais il eut l'imprudence d'ajouter :

— Qui aurait pu deviner ça ? Qui aurait pu croire une pareille chose ?... Est-ce ta mère qui te l'a dit ?...

Soudain, Nania se redressa, rouge de colère, et lui cria d'un air farouche :

— Ma mère est morte ! laisse-la en paix !... ma mère était une sainte femme ! Si l'ingénieur m'embrassait, eh bien, ce n'est pas pour ce que tu viens de supposer !... Et maintenant, Jorgi, fais ce qu'il te plaira ! Tue-moi, si tu veux !

Et elle éclata en sanglots, parce qu'elle croyait ingénument qu'après de telles paroles Jorgi la planterait là, pour le moins. Mais Jorgi n'était plus accessible au doute. Il demeura quelques minutes immobile et stupéfait, considérant sa petite amie dont les sanglots désespérés se perdaient dans le grand silence méridien, sans rien voir, sans rien entendre. Il éprouvait intérieurement quelque chose d'étrange, comme si une main lui avait étreint le cœur, comme si mille voix lui avaient résonné dans la poitrine ; et, devant la petite Nania qui sacrifiait son honneur et son amour parce qu'elle espérait pouvoir ainsi préserver la mémoire de sa mère, il lui semblait que son âme, à lui-même, était noire et vêtue de haillons comme son corps.

« Je suis indigne d'elle, pensait-il ; je suis un misérable lézard. Je devrais m'en aller. Elle épousera un monsieur. Quand *zio* Gavino mourra, l'ingénieur la prendra avec lui, la légitimera, la dotera. Elle sera une dame... Elle est une sainte ; et moi, je suis un lâche. Oui, je devrais m'en aller... Va-t'en, Jorgi, va-t'en, misérable lézard ! »

Mais il n'avait pas la force de faire un pas. Comment l'aurait-il pu, après tant de douces promesses échangées, après tant de rêves faits là-bas, sur le pont, tandis que les troupeaux se dispersaient entre les joncs et les asphodèles ?... Et ce baiser qu'il n'avait pas reçu encore !...

Il se rapprocha de Nania, se pencha vers elle.

— Laisse-moi, laisse-moi ! murmura la jeune fille.

Mais Jorgi ouvrit les bras, lui enlaça la taille et lui donna tant de baisers que, finalement, il réussit à s'en faire rendre plus d'un.

## DONNA JUSEPA

À peine Bakis Fronte, qui revenait des champs, fut-il assis près du feu, sa femme, *zia*<sup>7</sup> Antonia, lui dit :

— Tu sais, Don Antine<sup>8</sup> t'a fait appeler deux fois.

À ces paroles, Bakis se redressa d'un air hargneux, en fronçant ses épais sourcils gris.

— Quand ? interrogea-t-il.

— Dans la matinée et dans la soirée.

— Et qu'est-ce que tu as répondu ?

— J'ai répondu que je te le dirais aussitôt que tu serais rentré de la bergerie. Pouvais-je répondre autre chose ?

*Zia* Antonia resta près du feu accroupie, mais, à la dérobée, elle suivait d'un regard inquiet tous les mouvements de Bakis ; et, lorsque celui-ci sortit en jurant, elle cacha entre ses mains son pâle visage couvert de rides et se mit à pleurer tout bas.

*Zio* Bakis, dont les gros souliers ferrés faisaient grand tapage sur le mauvais pavé du chemin, descendit rapidement la longue ruelle en pente qui, de sa cabane située au haut du village, conduisait à l'église. Là, il prit par une petite rue obscure et silencieuse, puis par une autre, et il se trouva enfin devant la maison de Don Antine.

C'était une maison noire, à la façade ronde comme une tour, avec des fenêtres petites, irrégulièrement percées, munies de grilles et de volets en lames de fer.

On entendait seulement grincer sur le toit les capuchons des cheminées, secoués par le vent nocturne. Mais, dès que *zio* Bakis eut heurté très fort contre la grande porte, les voix rauques et diverses de cinq ou six chiens se firent entendre tumultueusement à l'intérieur, et toute la maison parut s'émouvoir.

— Qui est là ? cria-t-on du dedans.

— C'est moi.

— Qui, toi ?

— Moi, Bakis Fronte. Don Antine est-il à la maison ?

La servante ouvrit, et elle sourit.

— Que le diable t'écorche ! dit-elle. Avais-tu besoin de défoncer la porte pour te faire ouvrir ?

Et elle l'introduisit dans une salle voûtée, quadrangulaire, où se détachaient sur les murs jaunes quelques vieux meubles de chêne, grossièrement travaillés.

— Et... Jusepa ? demanda *zio* Bakis, en fixant sur la servante un regard interrogateur.

— Oui, elle y est, répondit l'autre, en lui tournant les talons.

Il la suivit des yeux, et, au mouvement des épaules, il crut s'apercevoir qu'elle riait. Il en éprouva une colère sourde, impuissante. Quelques instants plus tard, Don Costantino vint, en pantoufles rouges et en robe de chambre rouge :

— Bonsoir, Bakis, dit-il avec une indifférence apparente, non toutefois sans laisser sentir qu'il croyait faire beaucoup d'honneur au pauvre homme en daignant le saluer.

— Bonsoir, Don Antine, répondit le visiteur, pliant le cou de façon malgracieuse.

Et ils se considérèrent avec une sorte de surprise et d'étonnement, comme s'ils ne s'étaient jamais vus.

*Zio* Bakis était un paysan déjà vieux et voûté. Comme il était en deuil d'une sœur, il portait une courte capote noire qui, avec un capuchon, rabattu jusque sur les yeux, lui tirait la tête en arrière ; et, ainsi vêtu, il semblait plus bistré, plus sombre et plus misérable que d'habitude.

Don Antine, lui, était un gentilhomme et il en avait l'aspect : face cramoisie, avec des moustaches blondes ; mais cela n'empêchait pas qu'il commençait aussi à vieillir. Aux coins de ses yeux bleus, très vifs, très perçants, un léger éventail de rides se creusait ; et tout le vin de ses caves,

toutes les gerbes de ses granges, les fromages de ses magasins, les riches toiles de ses coffres, l'herbe de ses tanças<sup>9</sup> n'auraient pu faire repousser les cheveux qui manquaient sur son crâne.

— Assieds-toi, dit-il à Bakis, en touchant de la main le dossier d'une chaise.

Mais l'autre demeura debout, raide, la tête un peu rejetée en arrière. La petite flamme argentée du curieux chandelier ancien, en cuivre rouge, s'allongeait, se violaçait, fumait. Le capuchon de Bakis projetait sur le plafond une ombre qui ressemblait à une montagne.

Don Antine regardait précisément là-haut, pour se dispenser de regarder son humble visiteur. Mais celui-ci s'obstinait à se taire ; et alors ce fut le seigneur qui prit la parole.

— Eh bien, qu'est-ce que signifie cette histoire ?... Pourquoi as-tu giflé ta belle-fille Jusepa, menaçant même de la tuer si elle ne quittait pas mon service ?

Naturellement, Bakis avait préparé une réponse à cette question prévue ; mais, tout juste à cette minute, il l'oublia. Il se mit donc à s'agiter dans sa capote, essaya inutilement d'avancer la tête et répondit sur un ton bourru :

— Oh ! ça, ce n'est rien encore ! Et, si elle s'entête à rester ici, je la massacrerai sûrement, je lui ferai sortir le cœur par les talons... Voulez-vous savoir pourquoi je suis venu, Don Antine ? Ce n'est point, soyez-en sûr, parce que vous m'avez fait appeler deux fois ; c'est parce que j'espérais que Jusepa viendrait m'ouvrir elle-même... Et voulez-vous savoir pourquoi je l'espérais, seigneur Don Antine ? c'est parce que j'étais décidé à l'empoigner par le chignon et à lui administrer une bonne volée de bois vert. Car je me suis dit : « Puisque le maître porte à Jusepa tant d'intérêt qu'il fait appeler deux fois chez lui un manant de mon espèce pour le prier de lui laisser sa belle-fille comme servante, c'est que la chose est véritable... Et puisse l'âme de Votre Seigneurie être pendue !

— Assez de blasphèmes, et raisonne un peu ! reprit Don Antine, qui affectait le sang-froid, mais qui frémissait intérieurement à l'idée du magnifique chignon saisi par ces mains violentes. Tu sais, Bakis, tu es plus petit que mon petit doigt, et un mot me suffirait pour t'anéantir.

— Vous n'anéantirez rien du tout ! cria Bakis (et ne pouvant allonger la tête en avant, il la rejetait en arrière). Tout riche que vous êtes, je ne vous crains pas plus que mes souliers. Elle rentrera chez nous ; sinon, il y aura du malheur !

— Elle a vingt-trois ans. La loi...

— La loi, c'est ma femme et moi qui la faisons. Vous m'entendez ? Et même, seigneur Don Antine, je vous engage à prendre garde... Je ne possède rien, excepté ma peau et mon honneur ; et, pardieu ! je puis bien exposer l'une pour sauver l'autre.

Don Antine sourit avec une douce compassion.

— Ah ! tu voudrais donc me tuer, Bakis ? toi, Bakis Fronte ?... Mais écoute. Alors même que la chose ou, pour mieux dire, ce cancan stupide qu'on colporte dans le pays serait vrai, en quoi cela pourrait-il te toucher ? Est-ce que Jusepa est ta fille ?

— C'est la fille de ma femme, et son père était mon ami ; et il m'a dit autrefois : « Bakis Fronte, quand je serai mort, c'est toi qui serviras de père à ma fille ! »

— Ah !... c'est donc pour cela que tu as épousé la mère ?... Et ce brave homme savait-il que tu deviendrais le mari de sa femme, hé ? repartit Don Antine, avec une malignité qui voulait paraître débonnaire.

La tournure sérieuse que prenait cet entretien l'ennuyait, et il passait la main sur sa tête chauve, comme pour en chasser des idées désagréables.

— Je l'ai épousée parce que cela m'a plu, répliqua l'autre, enhardi par l'attitude de Don Antine. Et maintenant tout le village répète que je n'ai pas le courage de protéger la fille de ma femme, que je n'ose pas la retirer d'une maison où le maître la regarde, non comme une servante, mais... autrement... Ah ! oui, pardieu ! je l'ai bâtonnée ; et je recommencerai à la bâtonner, si elle ne revient pas immédiatement chez nous.

— Une belle prouesse, Bakis ! Ce sont les bêtes qu'on bâtonne... D'ailleurs, ce bruit-là est une calomnie...

— Une calomnie, une calomnie ?... Mais alors, pourquoi Votre Seigneurie prend-elle tant d'intérêt...

— Pourquoi ? Parce que Jusepa fait bien le service, parce qu'elle dirige bien ma maison, parce que ma fille ne veut pas d'autre servante, et enfin pour ne pas céder à ces imbéciles, pour ne pas reculer devant ces vipères... Quel autre motif te figures-tu que je puisse avoir pour m'occuper de toi, de ta belle-fille et du reste ?

Il parlait avec une telle indifférence, avec un si subtil mépris, que Bakis sentit le terrain lui manquer.

— Tu n'es qu'un sot, Bakis. Je ne comprends pas, je n'imagine pas comment on peut croire à certaines choses... Et cependant tu passes pour un homme intelligent !...

— L'intelligence et la sottise, c'est Dieu qui les donne. Du reste, seigneur Don Antine, vous devez savoir que la sottise est de trente-deux sortes : chacun a la sienne.

— Tu parles bien, et même très bien, dit le gentilhomme, qui se caressait toujours la tête avec la main. Mais je croyais que tu étais un homme intelligent...

— Vous n'avez donc pas entendu, Don Antine ? La sottise est de trente-deux sortes.

— Le mieux est de laisser dire les mauvaises langues. D'ailleurs, est-ce que ta belle-fille est ma seule servante ? Les mauvaises langues...

— Il n'y a pas de fumée sans feu. Bref, que ce bruit soit vrai ou faux, j'exige qu'elle rentre à la maison, voilà tout.

— Mais on bavardera encore davantage. Le mieux est de laisser dire... Écoute, Bakis Fronte. Ces questions-là ne sont pas de celles qu'on peut régler entre hommes. Fais une chose : dis à ta femme de venir me voir. Je lui expliquerai...

— Mais c'est moi que vous avez demandé ; c'est moi...

— Je te supposais plus raisonnable. Et maintenant...

Sans motif connu, *zio* Bakis, qui commençait à se laisser convaincre un tantinet, sentit tout à coup le sang bouillir dans ses veines ; il rougit et vociféra :

— J'exige qu'elle rentre à la maison ! Avez-vous entendu ?

Sa voix était si terrible que Jusepa, qui écoutait derrière la porte, devint blanche de peur.

— Alors je m'en lave les mains, répondit Don Antine, qui se leva et fit le geste de laver ses mains. Arrangez-vous ensemble... Je tenais à te dire que ni ta femme ni toi vous ne devez prêter l'oreille aux mauvaises langues. Je respecte Jusepa comme une personne de ma famille... Vous ne voulez pas me croire ? Eh bien, tant pis pour vous ! Faites ce qu'il vous plaira.

— C'est à vous de la renvoyer ! dit Bakis, baissant le ton, désarmé par la froideur de Don Antine.

— Moi ?... Mais pas du tout !... Je n'ai aucune raison pour renvoyer cette fille. Je n'ai jamais eu à me plaindre d'elle. Prévenante, fidèle, laborieuse, elle m'a toujours contenté.

— Je n'en doute pas ! ricana *zio* Bakis.

Et il fit un mouvement pour sortir. L'idée lui vint de demander à voir Jusepa et de l'emmener tout de suite ; mais il n'en eut pas le courage. Nonobstant ses rodomontades, il éprouvait une crainte instinctive à se trouver ainsi, seul, la nuit, dans cette maison puissante et mystérieuse.

Oui, vraiment, il était plus petit que le petit doigt de Don Costantino ! Lorsqu'il traverserait le porche, des coups de massue pouvaient lui pleuvoir sur le capuchon ; et sa femme Antonia coucherait seule, cette nuit-là et toujours. Mieux valait donc attendre le lendemain pour ramener chez lui sa belle-fille et pour l'attacher au pied du lit.

Mais ni le lendemain, ni jamais, Jusepa ne quitta la maison de son maître.

Don Costantino, veuf, avait cinquante ans, et c'était l'homme le plus instruit du pays : il parlait l'anglais et même, disait-on, le russe. Au surplus, il avait voyagé cinq années entières en Amérique, à une époque où les autorités, pour des causes restées inconnues, se croyaient en droit d'avoir une mauvaise opinion sur son compte. Mais, avec le temps, cette mauvaise opinion se dissipa et Don Antine put revenir.

Les gens du pays, plutôt spirituels et malicieux, et qui ne lésinaient pas, quand il s'agissait de médire du prochain, prétendaient qu'il avait deux cent cinquante enfants dispersés sur toute la superficie du Mexique et de la

Sardaigne ; mais, par le fait, on ne lui en connaissait qu'un petit nombre, et de ce petit nombre était Lelledda<sup>10</sup> la seule légitime : une fillette méchante, belle et mal élevée. Comme elle avait grandi entre des servantes – perfides et sans éducation, cette fillette de dix ans médisait de tout le monde, blasphémait, tourmentait les bêtes et les gens. Bref, elle semblait un peu folle.

Quelques jours avant le singulier colloque de Don Antine et de Bakis, Lelledda, vautrée sur le parquet de la salle à manger, les jambes en l'air, était occupée à écrire son nom avec de la craie le long des planches cirées et luisantes.

— *Lel-led-da !* s'écria-t-elle, quand elle en eut sali une bonne partie.

Et elle se releva, sauta deux ou trois fois, fit la roue, frappa des pieds ; puis elle reprit sa besogne. Tout en écrivant, elle chantait ou plutôt elle hurlait :

— *Lel-led-da !... Fran-ces-co !... Ma-ria !... Giu-sep-paaa !... Minet !... Mou-lin !... Vi-o-lon !... Igna-ziaaa...*

Elle avait une robe d'un jaune flamboyant, à grandes fleurs rouges, toute neuve et cependant pleine d'accrocs ; et, avec ses cheveux noirs emmêlés, avec ses grands yeux noirs et brillants, elle avait l'air d'une petite bohémienne, d'une créature possédée.

— Que fais-tu là ? glapit Jusepa, entrant tout à coup.

Et elle essaya de relever la fillette ; mais celle-ci lui échappa des mains, se rejeta par terre, brisa avec ses petites dents le morceau de craie qui lui blanchit les lèvres ; et elle se remit à hurler :

— *Lel-led-da !... Ma-riaaa !... Igna-zia !... Giovan-naaa !... Chèvre !... Chevreau !...*

— Veux-tu bien finir, vilaine petite bête ? dit Jusepa, furieuse. Que le renard t'égorge ! Ton père est au lit, malade, et tu pousses des hurlements. Veux-tu bien finir, oui ou non ?

— Mon père est au lit, répliqua Lelledda ; mais le tien est en enfer, et ton frère est au bain...

La servante n'avait pas de frère, et Lelledda n'était qu'une enfant qui parlait comme l'autre lui en donnait l'exemple. Cela n'empêcha point

Jusepa d'arracher son mouchoir de tête et de pousser deux ou trois cris de rage. Puis elle corrigea d'importance la fillette. Alors celle-ci éclata en glapissements et en braillements inénarrables. Les autres servantes accoururent, et Don Antine vint demander ce qui se passait.

— Vous voyez ! clama Jusepa. Elle m'a griffée ; et ensuite elle prétend que c'est moi qui la bats, parce que je lui dis de ne pas déranger son père.

« Jusepa la calomniait, par-dessus le marché ?... » Lelledda, la gorge étranglée par un nœud, pleura toute la soirée, en déchiquetant sa robe ; mais elle ne prononça plus un mot. Elle méditait sa vengeance.

Le lendemain, elle dit à Maria Ghespe, une servante laide, noire comme une négresse, ennemie de Jusepa :

— Jure-moi que tu ne répéteras rien, et je te raconterai une chose que j'ai vue.

— Puissent les yeux me sortir...

— Non ! jure mieux.

— Puissé-je ne plus revoir ma mère ! — jura la servante, en levant les yeux au ciel et en posant une main sur son cœur.

Lelledda baissa la voix.

— J'ai vu Jusepa embrasser un homme.

— Qui ? qui ? qui ? demanda Maria, toute frissonnante de plaisir.

Mais Lelledda ne voulut pas nommer cet homme, malgré les horribles serments de discrétion répétés cent fois par la servante.

— Dis-moi au moins où c'était, ma petite âme ! Et puisse tout ce que je touche se changer en pierre sous ma main, si jamais je répète...

— Non.

— Dis-le-moi, dis-le-moi, ma rose ! Et, dorénavant, je ferai toutes tes volontés. Oh ! dis-moi où...

Et elle se penchait, tendait l'oreille.

— Eh bien, dit Lelledda, qui faisait un mensonge, c'était là-haut, dans la salle à manger.

Maria, stupéfaite, se dit : « C'était donc le maître ! » Aucune autre personne ne pénétrait dans la salle à manger du premier étage. Lorsqu'il y avait des hôtes ou des invités, on mangeait en bas, dans une vaste pièce garnie de buffets et de crédences.

Maria Ghespe répandit aussitôt la nouvelle et ce fut ainsi que tout le village apprit l'histoire.

Antonia, la mère de Jusepa, crut mourir de douleur. Elle sermonna la jeune fille, la fit rosser par *Zio Bakis* ; mais tout cela ne servit à rien. Quant à la démarche du pauvre homme auprès de Don Antine, désormais elle eut pour seul résultat que Jusepa, surnommée *Pili Brunda*<sup>11</sup> ne mit plus les pieds hors de la maison de son maître.

Plusieurs semaines s'écoulèrent. Maintenant, les cailloux mêmes du village connaissaient l'aventure ; et l'on n'appelait plus Jusepa par son nom ou par son surnom ; mais on usait d'un subtil sarcasme et on lui décernait le titre qui ne s'accorde qu'aux femmes mariées : « *Donna* Jusepa allait, *Donna* Jusepa venait... »

Maria Ghespe ne se tenait pas de joie. Elle s'arrêtait près de toutes les commères qu'elle rencontrait, et elle leur disait, en fermant à demi ses yeux sournois et en frappant sa poitrine :

— Tu sais, *Donna* Jusepa s'habille en dame ? Elle porte une jupe à volants et une blouse de percale à nœuds de dentelle. Elle commande à la baguette et se fait servir son café dans son lit.

— Que dis-tu là, ma commère !... Et l'épousera-t-il ?

L'autre riait, allongeait ses grosses lèvres rouges et crachait.

— Oui, quand j'épouserai le pape !

Et toujours *zia* Antonia était instruite de ces détails, et elle souffrait horriblement. Accroupie au coin du feu, elle pleurait jour et nuit, à faire pitié ; elle n'avait plus d'appétit, ne se montrait plus nulle part ; ou, si quelque affaire urgente l'obligeait à sortir, elle enveloppait avec soin sa tête, ses épaules et sa poitrine dans un cotillon de serge noire, si bien qu'on voyait à peine le bout de son nez.

Chaque fois que *Zio Bakis* rentrait des champs, il demandait d'une voix lugubre :

— Est-elle revenue ?

— Non, gémissait Antonia.

Et elle sacrait comme une damnée, maudissait le jour, l'heure, la minute où Jusepa était venue au monde ; et elle maudissait même le lait qu'elle lui avait donné, les langes dont elle l'avait enveloppée, cent autres choses encore.

— Je lui tuerai toutes ses vaches ! vociférait *zio* Bakis. Je mettrai le feu à ses tanças. Je lui tirerai un coup de fusil !

Et il chargeait son fusil, affilait son couteau, sortait avec les plus féroces desseins.

Un jour, Maria Ghespe se présenta chez les Fronte, sous prétexte de demander un petit morceau de levain.

— Par tous les diables ! s'écria *zia* Antonia, les yeux étincelants, fais-moi le plaisir de débarrasser la place, et plus vite que ça !

— Votre fille est malade : c'est peut-être ça qui vous met en rage ? — s'écria cette vipère, en riant de son rire mauvais.

Et elle s'enfuit, tandis que *zia* Antonia criait derrière elle :

— Si tu reparais, je le casse la tête à coups de bâton ! Si tu reparais, je t'accuse devant le syndic... je t'arrache les yeux...

Et puis, lorsqu'elle fut seule, elle éclata en sanglots. Elle avait bien compris, hélas ! ce que Maria Ghespe avait voulu dire par le mot : malade... « Ah ! c'était trop, c'était trop ! »

À partir de ce moment, elle n'eut plus qu'une pensée : s'introduire chez Don Antine, parler à Jusepa, l'insulter, la griffer, lui tirer les cheveux, lui arracher les yeux, la maudire. Mais, pour pénétrer dans cette maison de malheur, il fallait attendre une absence du maître et se réconcilier avec Maria Ghespe.

La pauvre femme eut recours à toutes sortes d'artifices, à toutes sortes de bassesses ; et elle atteignit son but.

Un soir, vers la fin de mars. *Donna* Jusepa la vit se dresser devant elle comme un fantôme. Elle eut d'abord grand peur, d'autant plus que le maître était absent ; et il lui sembla que son cœur se retournait dans sa poitrine,

cessait de battre, puis recommençait à palpiter avec furie. Mais ce ne fut qu'un instant. Elle devina tout de suite que cette visite était l'œuvre de Maria Ghespe, et elle se dit : « Elle me le paiera ! »

— Oh ! maman ! s'écria-t-elle en courant à la rencontre de sa mère.

*Zia* Antonia n'avait pas même remarqué le trouble de *Jusepa* ; et elle demeurait sur le seuil, comme paralysée sous ce cotillon noir qui lui emprisonnait la tête et le buste. Mon Dieu ! qu'est-ce qu'elle voyait de tous côtés, autour d'elle ? Jamais elle n'était entrée chez Don Antine, et elle ne se souvenait plus des descriptions enthousiastes que sa fille lui avait faites de cette maison, dans les premiers temps de son service. Or cette vaste salle peinte, garnie de crédences où, derrière les glaces réfléchissant la lumière des fenêtres, resplendissaient de vieilles porcelaines, des cristaux taillés à facettes et une argenterie précieuse, lui faisait l'effet d'une église.

Et puis, à première vue, *Jusepa* l'avait beaucoup intimidée : non, cette personne si belle ne lui semblait plus être sa fille. Habillée comme une dame, la tête nue, avec sa blonde chevelure relevée sur le front et sur la nuque, elle était grasse, blanche et rose, et ses yeux brillaient comme les glaces des crédences, et elle tricotait comme une véritable dame.

*Zia* Antonia ne put dire une parole ; et, sans savoir comment, elle se trouva assise devant la grande table de noyer sculpté, si luisante qu'elle y apercevait l'image de son nez, comme dans un miroir. *Donna* *Jusepa* aussi s'était assise et continuait à tricoter ; et elle rougissait beaucoup, à se voir observée par ces petits yeux d'oiseau que sa mère tenait fixés sur elle. Mais le fait est que ces petits yeux noirs, bridés, creusés, ébahis, regardaient seulement les bagues et les boucles d'oreilles en turquoises qui paraient la jeune fille.

— Puisque tu ne viens plus nous voir, commença-t-elle, c'est moi qui suis venue...

— Pour l'amour de Dieu, ne me faites pas de reproches ! interrompit l'autre, parlant rapidement, quoiqu'elle feignît une grande lassitude. — Je n'ai pas une minute à moi. Je fais tout, ici ; je travaille comme une bête de somme ; je ne puis ni souffler ni me reposer... Si j'ai mis cette blouse de ma défunte patronne (Dieu ait son âme), c'est parce que mes chemises me faisaient honte. Elles sont toutes en loques...

Et, avec les mains, elle faisait le geste de déchirer quelque chose.

— Toutes en loques... C'est moi qui fais tout. Et il y a tant à faire ! Les autres ne font rien...

Et, pour en fournir la preuve, elle appela :

— Maria ! Maria Ghespe !

Maria, qui sans doute écoutait derrière la porte, montra tout de suite son vilain museau. Et Jusepa lui dit avec hauteur :

— Apporte-nous du café. Y en a-t-il de fait ?

— Oui, madame, répondit l'autre, humblement.

*Zia* Antonia tressaillit, resta bouche bée. On appelait Jusepa madame ? Mais alors, non, cette personne n'était pas sa fille ! Qui donc était-ce ? Une vraie *Donna* Jusepa ! La maîtresse de la maison ? La femme de Don Antine ?

« Le diable m'a-t-il donné la berlue ? Est-ce que j'ai le cerveau brouillé ? » se demandait la pauvre femme.

Et elle écarta un peu sa chaise ; ses mains se détendirent doucement sous le cotillon ; ses petits yeux devinrent plus fixes et sa bouche s'ouvrit davantage. Mais sa langue restait figée dans sa bouche.

Tout en faisant cliqueter ses aiguilles d'argent, Jusepa continuait de bavarder, enhardie par le maintien de sa mère. Ah ! elle connaissait bien ce saisissement, cet éblouissement qui venait des splendides crédences pleines, cette fascination qui, devant cette richesse, s'emparait de l'esprit des pauvres comme un sommeil hanté de visions magiques.

Néanmoins, de temps à autre, *zia* Antonia se rappelait le motif de sa visite ; et, parmi les volants et les nœuds de la robe, malgré les boucles d'oreilles et les bagues ornées de turquoises, elle retrouvait sa fille, et tout son sang lui remontait au cœur, et elle éprouvait une palpitation, une angoisse douloureuse. Alors, elle avait une violente envie de se dresser, de souffleter cette « dame », d'ouvrir le petit couteau qu'elle avait au fond de sa poche et de lui en crever les yeux ; mais non, elle ne pouvait pas, elle ne pouvait pas, elle ne pouvait pas.

Ce qui la rendait immobile, c'était quelque chose d'étrange et d'invincible : l'admiration pour tout ce bien du bon Dieu qui semblait

appartenir à sa fille, et aussi le bizarre sentiment, vite reparu, que cette jeune femme assise devant elle n'était pas Jusepa.

Non, ce n'était pas Jusepa. C'était *Donna* Jusepa !

Le café fut servi sur un plateau émaillé, dans des tasses de porcelaine fine, avec de petites cuillers d'argent marquées d'initiales et très lourdes. *Zia* Antonia n'avait jamais imaginé, même en rêve, un luxe pareil. Et, au surplus, ce café-là était merveilleux : dans les petites cuillers d'argent, il brillait comme un rubis liquide.

Peu à peu, Jusepa prit une attitude indescriptible, où il y avait tout à la fois de la raideur embarrassée et de l'affabilité protectrice. Maria Ghespe n'osait pas lever les yeux ; mais, à part soi, elle lui faisait la nique, pensant : « La voilà qui se tient grave comme un macaroni aux tomates. Et cette autre imbécile !... »

Cette autre imbécile sentait grandir son embarras, ses mouvements de colère, son impuissance contre le milieu et contre l'attitude de *Donna* Jusepa.

— Venez souvent, reprit celle-ci, d'abord avec un peu d'hésitation, puis avec une aimable condescendance. Venez souvent, puisque je ne peux pas sortir, moi. Nous prendrons le café ensemble, tous les jours... Ce café vous plaît-il ?

Et, avec la petite cuiller, elle faisait tomber dans la tasse, goutte à goutte, la liqueur dorée. Elle ajouta :

— Vous savez, il vient du continent. Ici, on n'est jamais sûr de l'avoir bon.

« Effectivement, il est meilleur que le mien ! » pensait *zia* Antonia, non sans tristesse, en se rappelant la cafetière toute couverte de suie où elle faisait bouillir deux grains de café et trois grains d'orge dans un demi-litre d'eau.

Le café pris, Jusepa se leva et, toujours tricotant :

— Maintenant, mère, dit-elle, je vais vous faire voir toute la maison. Vous n'y êtes jamais venue. Allons.

— Mais le maître se fâchera ! osa dire *zia* Antonia.

Et soudain elle rougit de cette parole. Jusepa aussi rougit de nouveau ; mais elle expliqua tout de suite avec assurance :

— Aujourd’hui le maître est absent ; et d’ailleurs...

Elle haussa les épaules et se mit en marche.

« Mais c’est le ciel, ici ! », s’écriait dans son for intérieur *zia* Antonia, en se frappant la poitrine avec le poing sous son bizarre manteau.

Parfois, dans certaines pièces où il y avait des miroirs anciens, des tableaux à l’huile et des meubles en marqueterie, elle avait positivement envie de se mettre à genoux. Cependant, comme elle descendait un petit escalier de bois un peu sombre, elle se rappela encore une fois la raison qui l’avait amenée ; et elle osa dire :

— Ainsi, Jusepa, tu ne veux pas revenir chez nous ? Il ne suffit pas que...

Elle était sur le point d’élever le ton. Mais la jeune fille ouvrit la porte des greniers ; et, faisant semblant de n’avoir pas entendu sa mère, elle dit tranquillement :

— Il n’y a que moi qui entre ici, vous savez.

Zia Antonia ne put s’empêcher de se frapper encore la poitrine, debout sur le seuil de la porte lumineuse. « Jésus, Marie, Joseph ! Quel bien du bon Dieu ! Quelle abondance ! Quelles richesses ! Quelles merveilles ! » L’orge en tas d’or jaune ; le blé en tas d’or rouge ; des monceaux de grosses fèves cendrées ; des monceaux de haricots, les uns grenats, les autres blancs comme la nacre, d’autres roses tachetés de violet, d’autres violets marbrés de rouge, d’autres fauves éclaboussés de noir ; des monceaux de pommes de terre qui commençaient à germer : il y avait là de quoi nourrir tout le pays pendant un an !

De pièce en pièce, après avoir beaucoup descendu et monté, tantôt dans les caves et tantôt dans les offices, Jusepa conduisit sa mère à la garde-robe. Et elle se mit à ouvrir les armoires, à étaler tout ce qu’elles renfermaient : le linge, la toile, les jupes, les costumes sardes, les *panni di spigha* – qui sont de longs torchons de lin dans lesquels on enveloppe la pâte pour la faire lever, – les nappes, les serviettes, les draps, les lainages...

Jusepa prenait et dépliait tout avec assurance et adresse, tandis que le bas tricoté pendait à son flanc ; puis elle repliait et remplaçait chaque objet avec une négligence presque méprisante. Elle semblait dire : « Je connais tout cela, et ce n'est pas la première fois que je manie ces étoffes. Tout m'appartient, vous comprenez ? Je pourrais y mettre le feu sans que personne m'adressât un reproche... Ces robes, je puis m'en vêtir ; ce linge, je puis en faire cadeau à qui bon me semble. La maîtresse, c'est moi. » Mais, à haute voix, tout en secouant des nappes qui répandaient une forte odeur de camphre, elle disait :

— Que de poussière ! On voit bien qu'il n'y a pas ici de maîtresse. Quand Lelledda sera grande, si Dieu lui prête vie, elle remettra les choses en ordre. Pour l'heure, c'est déjà beaucoup qu'on ne vole rien. Mais je suis là, et j'ai de la conscience ; autrement, les gens de la maison feraient la fête tous les jours... Regardez, mère, ce coupon de grana.

C'était un morceau de drap jaune très fin, de ce drap qu'on emploie dans le pays pour le corsage des femmes. Il était brillant, satiné, lustré, splendide comme un rayon de soleil.

Les deux femmes l'admirèrent longuement. Zia Antonia sentait frémir dans ses doigts l'envie d'agripper le coupon, et Jusepa était sur le point de lui dire : « Prenez-le donc ! » Mais il était encore trop tôt. La jeune fille le remplaça avec précaution ; et *zia* Antonia lui recommanda de l'enfermer et de le garder soigneusement, parce que certains ongles crochus pourraient bien...

— Tu as laissé tomber un ruban, dit la mère. Ah ! le voici !

Et elle se pencha, ramassa un ruban violet à fleurs d'or, un peu fané.

— Oui, disait Jusepa, haussant le plus qu'elle pouvait les bras en l'air, occupée à replacer une nappe sur la plus haute planche d'une armoire ; oui, autrefois, les dames portaient le costume du pays. Donna Caderina, la mère de mon maître, avait à son corsage des boutons d'or garnis de diamants. Je les ai vus... Savez-vous ce que c'est, le diamant ? Quand on le regarde en plein jour, il ressemble à du verre ; mais, la nuit, il brille comme les yeux d'un chat. La robe de Donna Caderina doit être ici, quelque part... Attendez que je la cherche... Où peut-elle être fourrée ?

Et elle cherchait, cherchait. Cependant *zia* Antonia avait déployé le ruban à la lumière et elle l'examinait avec attention. Elle finit par dire :

— Ce ruban que tu as laissé tomber... regarde... il ferait une belle ceinture pour ma jupe... Le mien est tout usé...

— Posez-le sur la table... Mais où donc est-elle, cette robe ?... Je crois qu'elle est ici.

Agenouillée sur le plancher, elle fouillait dans les tiroirs d'une commode ; et *zia* Antonia continuait à palper le ruban violet.

Jusepa s'impatiait de ne pas retrouver le costume de Donna Caderina ; et, à un certain moment, s'étant aperçue que sa mère se séparait du ruban avec regret, elle lui dit sur un ton sec :

— Mais prenez-le donc ! Cela vaut-il la peine de faire tant d'histoires ?

Zia Antonia eut une seconde d'hésitation, soupira. Mais elle finit par plier délicatement le ruban violet et par le glisser dans sa poitrine.

Ce fut ainsi que les Fronte firent peau neuve.

Quelque temps après, Maria Ghespe suggérait à Lelledda :

— Ce matin, j'ai vu Antonia Fronte apporter une bonbonne vide et la remporter pleine d'huile : dis-le donc à ton père, sotté !

Lelledda le dit à son père. Mais, après ce petit incident, Don Costantino jugea qu'il était opportun de mettre sa fille en pension.

## NOËL EN SARDAIGNE

Les cinq frères Lobina, tous les cinq pasteurs, avaient décidé de quitter leurs bergeries pour aller passer en famille la fête de Noël.

C'était, cette année, pour eux, une fête exceptionnelle. Leur unique sœur se fiançait avec un jeune homme riche et de bonne famille. Le fiancé devant pour la première fois être reçu à la maison familiale, les cinq frères avaient tenu à paraître autour de leur sœur, montrant ainsi à leur futur beau-frère que, s'ils n'étaient pas riches comme lui, ils étaient, en échange, forts, robustes et unis, comme un groupe de guerriers.

Une autre raison les avait poussés à se réunir tous. On parlait déjà de la guerre. Trois d'entre eux devaient être appelés sous les drapeaux.

Qui sait s'ils pourraient jamais se retrouver ensemble pour la fête de Noël ?

Ils avaient envoyé en avant Fellé, leur plus jeune frère, qu'ils traitaient encore comme leur petit serviteur. Fellé emportait, dans sa besace, un petit cochon de lait pour le souper. Avec cette besace sur l'épaule, sa veste de peau de mouton, ses grands yeux rieurs dans un visage à demi caché par son capuchon, Fellé ressemblait à quelque saint Jean-Baptiste adolescent. Quand il déboucha de la route couverte de neige, il domina pour un instant le paysage, se détachant sur le fond blanc comme une statuette de bronze. La neige couvrait toute la campagne.

Les maisonnettes, échelonnées sur la montagne, semblaient avoir été dessinées au charbon sur un grand carton blanc. La petite église, entourée d'un terre-plein soutenu par des pierres, avec sa rangée d'arbres couverts de neige et de glaçons, rappelait ces monuments fantastiques qui se profilent dans les nuages. Pas une voix ne se faisait entendre. On eut dit que les habitants étaient ensevelis sous la neige. Fellé, sur la route principale, ne vit, jusqu'à sa maison, que les empreintes d'un pied de femme et d'une patte de chien. Ces empreintes s'arrêtaient à sa porte, après s'être

imprimées dans la neige de la cour, commune à la maison familiale et à une autre famille de bergers.

Les deux cabanes étaient semblables. Les portes basses étaient à demi closes. Il s'en échappait un nuage de fumée. En entendant la voix de Fellé, une fillette du même âge sortit de la maison voisine, le visage rouge de froid, les yeux verdâtres tout brillants.

« Oh ! Fellé, tu arrives tard, avec ton cochon de lait. Il y a déjà celui que le fiancé a envoyé, en cadeau, à ta sœur. Vois les traces de qui l'a apporté. Donne-le-moi, le tien ! »

Fellé entra dans la maison. La fiancée, élancée et fine, bien qu'elle ait encore l'âge d'un enfant, dissimulait sa joie sous un air sérieux. La mère, serrée dans son costume de veuve, paraissait plus grave que d'habitude. En les voyant si sévères, Fellé craignit que le mariage ne fût rompu. Elles se préparaient, au contraire, à recevoir dignement le fiancé.

Fellé aperçut tout de suite, en entrant dans la petite salle, le cochon de lait envoyé par le fiancé ; il était étendu sur la table, sur des branches de myrte. Il y porta le sien, tout rouge du sang avec lequel il avait été lavé et teint. Il plaça les deux cadeaux l'un près de l'autre, afin de voir lequel était le plus beau et le plus gras. Le plus beau, le plus gras, était celui du fiancé.

Plus tard, vers le soir, arrivèrent les autres frères, soit à pied, soit à cheval, apportant dans la cabane les marques de leurs chaussures pleines de neige, leur chaude haleine, leur odeur sauvage. Ils criaient, ils s'injuriaient, pour montrer leur joie. Ils étaient, tous, forts, la barbe noire, les habits boutonnés jusqu'au col. Le plus âgé avait vingt-six ans, mais on lui en eût donné trente. Ils étaient tous debout, comme une sorte de garde d'honneur, autour de leur sœur, quand arriva le fiancé. Ce dernier était un jeune paysan, à l'aspect presque timide ; il était accompagné d'un beau vieillard, de haute taille : le grand-père. L'aïeul, qui avait quatre-vingts ans, était vêtu de drap et de velours, comme un gentilhomme du Moyen-Âge, les guêtres de laine serrées autour des jambes. Dans son visage rasé, brillaient deux yeux noirs. Il promena son regard sur les cinq frères de la fiancée, semblant les passer en revue, comme le ferait un vieux général. L'aïeul était digne de ses hôtes. Il était l'unique survivant des vétérans des batailles de la Patrie. Il était en outre poète, un poète fameux dans les improvisations.

On donna à l'aïeul la meilleure place, près du feu. Alors, en même temps que resplendissaient, à la flamme du foyer, les boutons qui ornaient sa veste, brilla une médaille.

La fiancée versa à boire à l'aïeul, puis à son fiancé. En saisissant son verre, le fiancé mit dans la main de la fiancée une pièce d'or. La fiancée rougit ; en secret, elle montra la pièce à sa mère et à ses frères, par ordre d'âge, pendant qu'elle leur versait à boire. Félé, pour rire, tenta de la lui ravir. Mais elle la serrait fortement dans sa main, menaçante. Plutôt que de la céder, elle eût consenti à perdre un œil.

L'aïeul leva son verre.

— Jeunes gens, cent années de vie !

— Pour vous ! répondirent en chœur les assistants.

— Si Dieu le veut, répondit le vieillard, j'y consens. Je suis disposé à vivre comme Noë. La vie est belle.

— Quand elle se passe bien, dit le frère aîné.

— Il dépend de nous qu'elle se passe bien. Nos jours sont comme nos troupeaux. Il faut les garder, les surveiller, ne pas les laisser aller à l'abandon. Si nous chantions quelque chose d'improvisé sur cet argument ?

Alors, ils commencèrent à chanter, chacun soutenant sa thèse favorite. Un jeune poète, fataliste, disait que tout obéit au destin. Assis sur la natte, avec ses larges pantalons et ses jambes repliées en croix, le regard fixé sur ses mains, il ressemblait à quelque Oriental. Il se dressa, quand le vieillard, lui reprochant de ne pas connaître suffisamment la vie, se mit à raconter la sienne, en vers disant ses aventures de guerre, depuis qu'il avait été bersaglier, en Crimée.

— L'année prochaine, dit le vieillard, il se peut que toi, tes frères, et mon petit-fils, ici présent, soyez en guerre et que vous passiez la Noël dans les tranchées ; seulement alors vous connaîtrez le prix de la vie que l'ennemi voudra vous arracher, comme le jeune Félé voulait arracher la pièce d'or de la main de la fiancée. Qu'avez-vous connu jusqu'ici ? La lutte contre le vent, contre les vils bandits, contre le renard et contre le vautour.

Le jeune frère répondit :

— Si la guerre nous réclame, nous serons les premiers à combattre. Nous détruirons l'ennemi, comme nous avons détruit le vautour et le renard. Nous gagnerons, non pas une, mais cent médailles.

Tous les jeunes gens firent entendre un hurlement de joie. L'aïeul regardait, comme humilié, sa petite médaille.

Les cloches, au dehors, sonnaient pour annoncer la messe.

Le moment était venu d'apprêter le repas. La mère, aidée par Fellé et par les fiancés, détachait les cuisses du cochon de lait et les enfilait sur une longue broche qu'elle assujettissait à terre avec le pied.

— Tu en porteras un morceau, comme cadeau, à nos voisins, dit-elle à Fellé.

Fellé choisit le plus beau quartier, le prit par la patte et sortit dans la cour. La nuit était glacée, mais calme. La clarté de la neige ressemblait à celle de l'aube. Au son des cloches se mêlaient des chants et des cris. Dans la maison des voisins, les enfants, réunis autour du foyer, chantaient à demi-voix une complainte sur l'Enfant Jésus.

Le petit Enfant  
Ne porte pas de manteau.  
Pas même une veste  
Par le temps glacé.  
Il ne dit pas : « J'ai froid ».  
Dors, vie et cœur,  
Repose et fais ton dodo.  
Ils se turent à l'arrivée de Fellé.

Les enfants étaient seuls dans la pauvre cuisine. Le plus grand prit des mains de Fellé le cadeau, et lui dit :

— Nous attendons, nous aussi, un nouvel enfant. On doit l'apporter cette nuit dans le berceau auprès du lit de notre mère.

Fellé, pensif, reprit le chemin de la maison. Tout y était joie, mouvement, chaleur. Jamais une fête de Noël n'avait été aussi belle, même du vivant du père et des grands-parents. Et, pourtant, le vieux vétéran se lamentait, toujours en vers ; tout tombait en désuétude : les danses, les rites, les cérémonies, qui, autrefois, rendaient inoubliable la nuit de Noël. En ce

temps-là, les femmes, elles aussi, prenaient part au concours de chant improvisé, et faisaient preuve de bonnes poétesses. On chantait en chœur, on dansait toute la nuit autour des foyers allumés...

Au troisième coup de cloche annonçant la messe, le vieillard frappa de son bâton la pierre du foyer.

« Jeunes gens, en marche ! »

Tous se levèrent pour se rendre à l'église. La veuve resta seule à la maison pour surveiller la broche et préparer le repas.

Ils marchaient, comme un cortège de noce, autour des deux fiancés. Le vieillard les guidait, comme autant de petits-fils. La neige couvrait tout le pays. Des gens, le visage encapuchonné, montaient la route qui conduisait à l'église. Les lanternes qu'ils tenaient à la main découpaient des ombres et des lumières fantastiques. On échangeait des saluts et des vœux. On frappait aux portes closes pour réveiller les dormeurs. Fellé marchait comme dans un songe, un peu étourdi par le vin qu'il avait bu, il ne sentait pas le froid. Autour de l'église, les arbres, vêtus de blanc, qui se détachaient sur le blanc plus sombre de l'horizon, lui semblaient des amandiers en fleurs. Il était plus gai que les fiancés, qui marchaient silencieux et graves. Sous sa veste de peau de mouton, Fellé ressentait une bienfaisante chaleur, heureux d'un bonheur physique, comme un agneau au soleil d'avril. Il pensait au rôti, gras et salé, qui l'attendait à la maison, aux galettes, au vin ; puis il pria, il pensa à l'Enfant Jésus comme il eût pensé à un véritable enfant, nu, qui souffrirait du froid dans une étable ; il ressentit comme une envie de pleurer, d'enlever sa veste, afin de souffrir, lui aussi, du froid.

Fellé se consola à son entrée dans l'église. L'illusion du printemps continuait. L'autel était tout vert de rameaux de laurier et de branches d'oranger avec leurs fruits mûrs. Les cierges brillaient à travers le feuillage, et leur ombre se répandait sur les murailles comme sur les murs d'un jardin. Le parfum de l'encens couvrait l'odeur de bergerie qui s'échappait de cette foule de pasteurs réunis et pressés comme un troupeau dans la petite église. Les hommes les plus âgés, ceux qui avaient la voix sonore, chantaient l'office autour de l'autel. Le vieux vétéran avait pris place au milieu d'eux.

Fellé, de sa place, voyait la chapelle où était la crèche : une montagne de liège recouvert de mousse, avec des bosquets d'arbousiers aux fruits rouges. Une comète de carton doré, suspendue à la voûte d'azur, guidait les trois

Rois Mages, qui descendaient, avec leurs présents, le sentier de la montagne. Tout était beau dans le monde, tout était lumière et amour. Les Rois puissants allaient porter leurs présents aux enfants des pauvres ; les étoiles se levaient au firmament pour guider de leur lumière les hommes de bonne volonté. Personne n'avait plus peur. Le sang du Christ tombait sur les arbres et sur les buissons et se changeait en roses et en fruits. Le règne de Dieu apparaissait sur la terre.

On entendait la voix, la plus sonore, du vieux vétéran.

« Gloire à Dieu au plus haut du Ciel et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! »

Le songe s'évanouit. Les lumières s'éteignirent. Les assistants sortirent, laissant le pavé de l'église tout humide de neige. Fellé suivait le groupe de ses parents. Il sentait un peu le froid, mais sa joie était entière en pensant au souper. Il se mit à courir, flairant l'air comme un chien.

La mère avait étendu à terre un drap de lin, recouvert d'une natte. D'autres nattes tout autour. Elle avait porté, sous le hangar de la cour, un plat de viande, un pain et un bocal de vin ; le mari défunt, si jamais son âme venait cette nuit-là visiter sa maison, trouverait de quoi satisfaire sa faim. Fellé alla poser le plat et le bocal un peu plus haut, sur une planche, de telle sorte qu'ils fussent à l'abri des chiens. Dans la maison voisine, tout était silence ; une lumière brillait encore à la fenêtre. Une étoile apparut dans un coin du ciel, sur les monts neigeux, comme celle de la crèche.

Le souper commença. Au milieu de la table, comme une petite tour, s'empilaient des galettes dorées ; chaque convive, se penchant en avant, en prenait une. Le rôti, coupé en gros morceaux, remplissait de grands plats d'argile ; chacun se servait sans y être prié. Dans des bocaux anciens, des tranches d'écorces d'orange nageaient sur le vin cuit, aux reflets rouges et sombres.

Fellé, assis près de sa mère, sur le bord de sa jupe, comme lorsqu'il était enfant, avait pris un plat et mangeait, sans s'occuper d'autre chose. Pendant qu'il mastiquait avec volupté la couenne rissolée du cochon de lait, les conversations des convives lui arrivaient comme une musique. Quand il eut fini, rassasié et heureux, il s'étendit sur une natte et s'endormit, bercé par les chants du vétéran et de ses frères. Mais, brusquement, le frère aîné le secoua, lui rappelant que, pour lui, la fête était terminée. Il lui fallait, avant

l'aube, être à la bergerie. Félé se leva, obéissant. Il reprit sa besace dans laquelle la mère avait mis de la galette et des noix. En sortant, l'idée lui vint de regarder sur la planche du toit : le vin et les vivres étaient intacts. Si les morts étaient, venus, ils n'avaient touché à rien. Et une grande mélancolie l'envahit, à cette pensée que les morts ne mangeaient plus. Mais, bien que vivant, il n'osa toucher ni au plat ni au bocal.

La porte des voisins était entrouverte. Le feu était allumé. Félé entra pour saluer. Il s'arrêta, curieux et troublé. La fillette aux yeux verts et brillants était agenouillée, devant le foyer, à côté d'un berceau. Dans le berceau, recouvert de draps chauds, un nouveau-né, la petite face rouge avec deux boucles sur les tempes, ouvrait les yeux et remuait sa bouche vide.

— Il est né justement à minuit, dît la fillette, pendant que les cloches sonnaient le *Gloria*. Ses os ne se disjoindront jamais ; ils resteront intacts, au jour du jugement. S'il va à la guerre, ils ne seront pas touchés.

Félé se baissa et regarda. Il lui sembla que le nouveau-né les regardait. À les voir, tous les trois, dans le décor de cette cuisine, pauvre comme une étable, on eut dit une Sainte Famille.

# Ce livre numérique

a été édité par la  
*bibliothèque numérique romande*

<https://ebooks-bnr.com/>

en novembre 2024

## — Élaboration :

Ont participé à l'élaboration de ce livre numérique : Isa, Yves, Anne C.,  
Françoise.

## — Sources :

Ce livre numérique est réalisé principalement d'après des nouvelles de Grazia Deledda : *Cœurs romanesques* traduit de l'italien par Félicie Roussille, publié dans la revue *Les Annales politiques et littéraires* les 16 & 23 juillet 1911 ; *La ressemblance – Donna Jusepa – Les deux justices*, traduit de l'italien par Georges Hérelle, nouvelles publiées dans *La Revue du Paris* respectivement les 1<sup>er</sup> novembre 1905, 1<sup>er</sup> septembre 1905 et 15 septembre 1905 ; *Noël en Sardaigne*, publié dans la revue *Les Lectures pour tous* le 1<sup>er</sup> décembre 1915 sans mention de traducteur. D'autres éditions ont été consultées en vue de l'établissement du présent texte. L'illustration de première page est un fragment du tableau *Stati d'animo III – Quelli che restano* (*États d'âme III – Ceux qui restent*) peint en 1911 par l'artiste italien Umberto Boccioni (1882-1916), conservé au Museum of Modern Art à New-York.

## — Dispositions :

Ce livre numérique – basé sur un texte libre de droit – est à votre disposition. Vous pouvez l'utiliser librement, sans le modifier, mais vous ne

pouvez en utiliser la partie d'édition spécifique (notes de la BNR, présentation éditeur, photos et maquettes, etc.) à des fins commerciales et professionnelles sans l'autorisation de la Bibliothèque numérique romande. Merci d'en indiquer la source en cas de reproduction. Tout lien vers notre site est bienvenu...

— **Qualité :**

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez-nous à réaliser ces livres et à les faire connaître...**

— **Autres sites de livres numériques :**

Plusieurs sites partagent un catalogue commun qui répertorie un ensemble d'ebooks et en donne le lien d'accès. Vous pouvez consulter ce catalogue à l'adresse : [www.noslivres.net](http://www.noslivres.net).

<sup>1</sup> Appellation familières : « l'oncle », comme nous disons : « le père Untel ».

<sup>2</sup> Forme sarde du prénom *Quirico*.

<sup>3</sup> Gros drap de laine tissé par les femmes sardes.

<sup>4</sup> L'original a paru sous ce titre : *Les Premiers Baisers*.

<sup>5</sup> Appellation familières : « l'oncle », comme nous disons : « le père Untel ».

<sup>6</sup> Lézard, lézard, ta mère te cherche, ton père se meurt : lézard, va-t'en.

<sup>7</sup> *Zio*, l'oncle ; *zia*, la tante : appellation familière qui équivaut à Le père Untel, La mère Unetelle.

<sup>8</sup> Diminutif de Costantino.

<sup>9</sup> Pâturages clos de petits murs en pierres sèches.

<sup>10</sup> Diminutif de Angela.

<sup>11</sup> Cheveux blonds.

# Table des matières

[Page titre](#)

[CŒURS ROMANESQUES](#)

[LES DEUX JUSTICES](#)

[LA RESSEMBLANCE](#)

[DONNA JUSEPA](#)

[NOËL EN SARDAIGNE](#)

[Ce livre numérique](#)